

États de lame

Fonteneau, Pascale

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pascale Fonteneau
États de lame



Pascale Fonteneau

États de lame



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob, 75006 Paris

Table des matières

Couverture

Page de titre

Table des matières

Page de copyright

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DU MASQUE

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

LA CIBLE

LE TIROIR

L'OUBLI

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

IL ÉTAIT UNE FOIS

UN HOMME

D'ACTION

DANS LA MERDE

JUSQU'AU COU

ET UN COUTEAU

DISCIPLINÉ

PRÊT

À L'ACHEVER

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

LA TRAQUE

LE DUEL

LA MORT

© Pascale Fonteneau et Éditions du Masque,
département des éditions
Jean-Claude Lattès, 2008.
978-2-702-43773-5

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU MASQUE

Jour de gloire

Contretemps

Les fils perdus de Sylvie Derijke

Collection de romans d'aventures créée par Albert Pigasse

www.lemasque.com



Tous droits réservés

L'être humain limite sa raison à ce qu'elle peut concevoir, et il appelle ça la réalité.

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

Je suis depuis si longtemps coincé entre une grenade et une kalachnikov que la violence de leurs aciers est devenue la mienne. Au point de me faire perdre la noblesse de mon fil. Et mon identité. Au point de me faire oublier la lumière du jour, et de me laisser surprendre par elle. Au point de m'étonner qu'une main puisse encore se tendre vers moi. Me caresser. M'empoigner fermement.

Déjà je suis bien.

Qu'il est doux de se laisser aller au creux d'une paume virile et sûre. De s'abandonner. De se faire guider sans retenue, confiant. De sentir les doigts qui vous touchent, vous découvrent, et vous redonnent la vie. Irréel. Le plaisir revient soudain, presque inattendu. La main qui serre, la pression du doigt. Presque l'ivresse.

J'essaie d'imaginer ma nouvelle existence. Je devrais dire *notre* existence. La mienne, et celle de l'homme à qui j'appartiens désormais. L'union forcément immorale d'un maître éphémère et d'un esclave immortel. J'aime l'immortalité, la violence et la mort. Avec les regards apeurés et les gestes de recul, ils font mon existence même. Sans âme, ni sexe.

Une lame.

Un couteau.

Statiques et meurtriers.

Il fait à nouveau très noir.

LA CIBLE

Le temps redevient important. Tout redevient important. L'espace, le choix du tissu, le bruit, la chaleur. Le luxe. Après les grenades et les kalachnikovs, je retrouve avec bonheur le confort et la prospérité. Le rythme feutré de la puissante voiture, par exemple, me comble de joie. L'ensemble conforte mes ambitions, et m'aidera à oublier le tiroir dans lequel j'ai moi-même pendant des semaines, des mois, des années peut-être. Heureusement, les souvenirs s'effacent déjà alors que je glisse, sans arrêt, d'un coin à l'autre du coffret. De toute évidence, je suis seul. Cela me rassure. Un homme de goût qui se déplace dans une voiture de prix, avec, à portée de main, un couteau de belle taille, a forcément des vices. De ceux qui poussent aussi à collectionner des grenades et des kalachnikovs. Des vices gorgés de sang.

Les grands soirs sont revenus.

Pour l'instant, mon seul regret tient à l'absence de cales dans cet espace trop grand pour moi. Le frottement avec ce velours coton très commun, m'échauffe douloureusement. Une épreuve, pour moi, dont le rêve est de reposer sur un coussin de satin, au fond d'un écrin de bois rare. Bel étui, élégant, semblable à ceux dans lesquels sont rangés les armes de duel, les épées, les kandjars et les sabres. Un univers dont sont exclus les poignards de ma génération, et mes frères de chasse.

Au moins, consolation, j'appartiens à cette aristocratie. Le sort m'a, en effet, épargné l'outrage de naître couteau à steak ou canif. Canif ! L'échelon zéro de la discipline. Article hybride, asservi par l'étroitesse de ses lames et par la promiscuité imposée. L'idée d'être coincé entre un tire-bouchon et une paire de ciseaux m'est insupportable. Quitte à choisir le rayon utilitaire, j'opterais alors pour être une lime à ongles. Au moins, sont-elles maniées avec délicatesse. Piètre récompense.

La voiture s'est arrêtée.

Cette soudaine immobilité s'accompagne d'une certaine gêne, presque d'une angoisse : les minutes, les heures qui vont suivre

seront peut-être les dernières. Il se pourrait, en effet, que l'inconnu m'utilise, puis me jette pour assurer son impunité. Qu'il me balance dans une poubelle. Ou, pire, dans l'eau, me condamnant à la rouille, au cancer de l'acier, à la lente désintégration. L'image de mon corps, entièrement recouvert d'une épaisse croûte ocre, est heureusement balayée par un ultime choc. Le coffret, et donc moi, enfermé à l'intérieur, pesons maintenant au bout du bras de l'Homme stylé (mais plein de vices, espérons-le). Très étouffé, le son d'une conversation me parvient. Deux hommes se parlent. Quelques mots sont plus distinctement prononcés : « photos, adresses, discrétion, rapidité et arme ».

Je suppose que l'arme c'est moi.

De fait, le coffret est mis à l'horizontale et légèrement entrouvert. Là, j'entends mieux, je vais le regretter :

— C'est ça que vous appelez une arme ?

Dur !

— Je vous avais dit que je ne voulais pas de coup de feu...

— Je vous préviens, ça risque de faire sauvage.

— Pas de problème. N'oubliez pas : si vous remplissez votre part du contrat, j'assumerai la mienne.

— J'espère bien ! Gardez le coffret, le voyage sera court...

Décidée, une main glisse sur le velours, droit sur moi. Des doigts longs et puissants me couvrent avant de me saisir. Nouvelle main. En trois gestes et deux coups de poignet, je sens que j'ai affaire à un connaisseur. Un adepte, même. Il m'observe, me jauge, un doigt glisse sur les tranchants de ma lame. Puis me prend par la pointe, pour sentir le contrepoids du bois. Je me sens entier. Reconstitué.

La chair, le bois, la lame. Trilogie infernale.

Un seul mot m'habite encore : « sauvage », il a bien dit que ça risquait d'être *sauvage*. Avec ce type, on ira loin. Je le sais.

Aurais-je trouvé mon maître ?

L'Homme sauvage m'a glissé à l'arrière de sa ceinture, l'acier collé au bas du dos. On est loin du coffret de duel, mais la peau piquée de sueur, souple, jeune et audacieuse, ne me laisse pas indifférent. À peine le temps de fondre nos corps, déjà il s'arrête. Ses doigts glissent sous son blouson et me saisissent. Je retrouve avec plaisir la chaleur de sa paume. Son poignet est sûr et ses doigts fermes. Il fait

nuît et frais. Nous sommes devant une maison entièrement plongée dans l'obscurité. C'est la dernière construction de la rue, légèrement en retrait. Une trentaine de mètres de jardin nous séparent de la porte. Je sens une légère hésitation, l'Homme sauvage se retourne plusieurs fois, fait un pas dans l'allée, puis revient dans la rue. Il s'arrête devant trois sacs-poubelle rebondis. Bouffée d'angoisse, j'espère que nous avons la même définition du mot « sauvage », je n'ai pas été usiné avec tant de soin pour crever les poubelles. C'est un boulot de couteau suisse, et encore. Un boulot de gamin, pas pour oi en tout cas. Apparemment le courant passe, puisque l'Homme éventre les sacs à coups de talon. Mais il le fait, preuve que mon intuition était bonne. Il éparpille les ordures à grand bruit, sans avoir peur des conséquences. Aujourd'hui, il faut pourtant compter avec les voisins, parfois armés, et souvent prompts à appeler la police. Ce n'est pas un secret, mais il n'arrête pas l'Homme sauvage. Il s'approche de la maison, et se colle au mur, à droite de la porte d'entrée. Sans bouger. Sa main me retient contre sa cuisse, vigilante. L'étroite fenêtre à gauche de la porte vient de s'éclairer. Nous allons avoir de la visite.

La main a légèrement changé d'orientation. Ma pointe se dresse vers le ciel. Ce geste, je l'attendais depuis longtemps ! Je pensais que le plaisir de la chair et du sang, et la jouissance qui l'accompagne ne se présenterait plus. Je suis très excité. Très décidé aussi à aller jusqu'au bout, jusqu'à l'explosion.

L'Homme sauvage ne tremble pas. Aucune hésitation.

Il est encore plaqué contre le mur lorsque l'étranger passe la porte et s'avance dans l'allée pour chercher à comprendre l'origine du vacarme. Devant les ordures éparpillées, il s'arrête, probablement étonné. Ou inquiet. Mais il ne fait rien. Après quelques secondes, il se retourne et revient vers la maison avec l'élégance d'une star internationale entrant sur un plateau de cinéma. La lumière de la maison l'empêche de voir son public, l'Homme sauvage et moi, collés au mur. Encore dix mètres, à peine. Je sens les doigts qui m'enserrent se durcir. L'étranger va entrer dans la maison, il y est presque lorsque l'Homme sauvage sort de l'ombre. Il pousse brutalement l'étranger à l'intérieur de la maison, et referme la porte d'un coup de talon.

Ma lame écrase sa joue, très fort, première coupure.

Ces quelques gouttes de sang chaud servent de préliminaires au déferlement. Je ne fais plus qu'un avec la main de l'Homme sauvage, et, au-delà, plus qu'un avec son bras, son épaule, son torse. Chacun de ses muscles se prolonge en moi. Seul l'étranger nous sépare. Mais

tellement près que, déjà, il fait partie de nous. Quand la main de l'Homme sauvage aura pris son élan, quand elle se lèvera, haut, et retombera avec violence pour me planter dans le corps de l'étranger, nos trois existences seront réunies, pour n'être, pendant un court instant, plus qu'un corps, un souffle. Une éternité suspendue. Alors seulement, la vie de l'étranger s'écoulera sur moi et tachera la veste du Sauvage.

Sa main s'est levée.

La peau s'écarte, fendue. Je m'enfonce et fouille. Les chairs se contractent, s'accrochent, mais le sang me libère pour m'aider à glisser jusqu'au centre, là où la vie est tendre. L'étranger sombre. La puissance de son esprit, la force de son corps, ses espoirs, ses croyances, ses désirs et ses peurs ne peuvent rien contre la force de ma lame et la détermination de l'Homme sauvage. Sa vie nous appartient. À jamais.

L'Homme sauvage me dresse jusqu'à la garde avant de me retirer d'un geste brusque. L'étranger tombe à ses pieds. Mort. Le silence est étouffant, et la tension vive. Le corps de celui qui me tient se déplace lentement vers l'escalier. Ses doigts se tendent vers l'interrupteur et plongent la maison dans l'obscurité. Sans hésiter, il monte les premières marches. À la dixième, l'escalier fait un coude et laisse voir un peu de lumière sous une des portes du couloir qui s'ouvre devant nous. En trois enjambées élastiques, l'Homme sauvage se presse près de la porte éclairée. Après une longue inspiration, il donne un violent coup de pied contre la paroi et me frotte au panneau de bois. De l'autre côté, un cri, puis une voix apeurée : « C'est toi ? »

L'Homme sauvage ne répond pas. Il pousse la porte et entre dans une chambre inondée de lumière. Encore une fois, sa main armée se dresse et cherche la femme acculée. Et ma lame tranche. Le tissu, la peau, la chair et la vie, mêlant le sang de la femme affolée à celui de l'étranger mort en bas. J'aimerais qu'il me laisse là, noyé dans la matière tendre, mais sa main me retient fermement et m'arrache au nid rassurant et chaud. Rapidement l'Homme sauvage se dirige vers la coiffeuse, ouvre trois tiroirs avant de se saisir d'un bâton de rouge à lèvres. Il me pose, bien à plat sur le dessus de marbre froid, le temps d'ouvrir le tube et de tracer deux lettres rouges et grasses sur le miroir rond de la commode : P. R.

Méthodique, il essuie la poignée des tiroirs et le tube de rouge à lèvres. Puisque le spectacle est terminé, il quitte la pièce sans un

regard pour la femme. Même indifférence lorsqu'il repasse devant l'étranger étalé à deux mètres de la porte d'entrée. Il sort. Bien calé dans sa main repliée, je m'oblige à revoir et à revoir sans cesse les images du film qui s'est joué à l'intérieur. Spectacle bref, à peine sept minutes, déterminées, bestiales et dont je ne veux rien oublier.

Nous courons maintenant à l'ombre de la maison. Puis le long de la haie. L'Homme sauvage ne ralentit l'allure qu'à l'approche du croisement. Près d'une cabine téléphonique, il s'agenouille comme s'il devait refaire son lacet, mais au lieu de s'occuper de ses chaussures, il allonge le bras et me plante dans la terre hostile. C'est inattendu et brutal. L'acier de ma lame encore tiède des corps de l'homme et de la femme supporte mal le contact gras et froid. La paume de l'Homme sauvage se referme une dernière fois autour de moi. Pour m'essuyer soigneusement.

C'est fini. Son pas s'éloigne tranquillement.

Merde.

LE TIROIR

Je ne suis plus qu'amertume. L'abandon de l'Homme sauvage me déçoit. Notre relation n'aurait pas dû échouer dans cette terre impropre, alors que les événements ont fait de nous des êtres indissociables. Il aurait dû le savoir, le sentir. Sa main aurait dû le lui souffler. La raison humaine nous cantonne dans un rôle accessoire, sans tenir compte des élans ou de l'instinct. Une main et un couteau peuvent être faits l'un pour l'autre. Ignorer ces évidences, c'est gommer les réalités et nier qu'une lame puisse devenir maladroite. Une coupure accidentelle, ou un corps qui trébuche sur un poignard mal tenu, ne sont pas à mettre sur le compte de la fatalité. L'Homme sauvage le sait. Son geste est une humiliation. J'ai froid.

Un homme piétine depuis quelques instants à une dizaine de centimètres de moi. Son pied tâtonne le sol autour de la cabine téléphonique. S'il cherche de vieux mégots de cigarette ou juste un rythme pour se réchauffer, il va être surpris. Sa quête se fait plus insistante. Et l'inévitable se produit, son pied me heurte, hésite. L'homme se penche et fouille l'obscurité de sa main. Quand les doigts m'effleurent, je crois deviner un vif soulagement. Notre rencontre n'est pas fortuite. Tant mieux, je n'aurais pas aimé sentir mon bois dépolir dans ce décor dégueulasse.

De nouveaux doigts me serrent. D'un mouvement, ils m'arrachent à la terre humide. L'air caresse ma lame une seconde ou deux, déjà une main, fébrile, me glisse au fond d'un coffret tendu de velours. Un velours commun et un coffret familiers. Ces indices m'aident à identifier la main libératrice, elle appartient à l'Homme de goût. Celui-là même qui m'a confié à l'Homme sauvage. Je ne comprends pas encore la logique de ces doigts qui me prennent et me palpent, me confient, me reprennent, mais je sais qu'il y en a une. Pour l'instant, mon histoire ne se disperse pas trop, ça me rassure. Depuis les mois passés sur le qui-vive dans la poche de l'Anxieux, mois auxquels se sont ajoutées les semaines d'attente dans l'armoire de la Vieille ; depuis cela, je me méfie des impasses.

Des culs-de-sac. Des lieux où plus rien ne bouge. Et où les

hommes ne s'aventurent plus.

Pour nous, le temps n'a pas la même signification que pour eux. Notre durée de vie est aléatoire, car nous n'avons aucun pouvoir sur notre destinée. Même pas celui de l'abréger. J'espère que, si c'est lui, l'Homme de goût et moi allons faire de grandes choses. À la hauteur de celles que je viens de réaliser, par exemple.

On peut rêver...

Le simple fait d'avoir échappé au cloaque boueux dans lequel j'ai trempé, me satisfait, même si le contact avec le velours-coton m'est toujours désagréable. Preuve que le dernier épisode n'a pas modifié mon fantasme préféré : celui de voyager un jour sur un lit de soie. Ce qui me semble être à la hauteur de mon nouveau statut. Assassin. Très nettement supérieur aux fonctions assumées par les lames utilitaires, au premier rang desquelles figure le fameux couteau suisse. Méprisable, faut-il le rappeler. Le coffret est retourné à sa place sur la banquette arrière de la voiture de luxe. On roule à une vitesse raisonnable, comme si rien ne s'était passé.

Le moteur s'arrête après une vingtaine de minutes. Une portière s'ouvre et nous sommes extraits de la voiture. La crainte revient d'être jeté dans un coin, ou de retrouver le voisinage de la grenade quadrillée et le canon de la mitraillette russe. Triste programme. Je m'en suis contenté quand tout valait mieux que les funestes regards de la Vieille, aujourd'hui, le besoin d'action est revenu. Notre sortie, délicieuse, formidable, se doit d'être une ébauche et non une fin. Mais après tout, qu'importe : j'existe et la terre tourne. Deux choses essentielles.

Le coffret est à nouveau à l'horizontale. De l'extérieur, des bruits se font entendre : une porte qui se ferme, de l'eau qui coule, une chaise qu'on tire et la serrure du coffret que l'on rabat. La lumière inonde le velours vert. Ma lame est si sale qu'elle ne réfléchit plus rien. À peine si je distingue le visage de l'Homme de goût se pencher vers moi. Il se rapproche suffisamment pour que je puisse lire dans ses yeux une réticence craintive. La lame qu'il va toucher a tué deux fois. Il ne peut l'ignorer. Peut-être même qu'à travers la terre, ses yeux cherchent le lambeau des vies prises violemment. Peut-être qu'il veut les examiner, comme un ultime remords.

La nature humaine est étrange.

Pendant plus d'une heure, l'Homme va me frotter, m'astiquer, me faire prendre des bains de détergent, de graisse et d'eau claire. Une fois mes pores débarrassés des impuretés, il me contraint aux travaux forcés : trancher du pain, couper un oignon, découper de la viande rouge, tailler une allumette, l'Homme de goût ne m'épargne rien, même pas l'humiliation de lui curer les ongles. Comme s'il cherchait à me donner une nouvelle identité. Comme s'il avait le pouvoir d'effacer ce qui s'est passé, et ce que je suis réellement. Ces grandes manœuvres donnent encore plus d'importance à ce que j'ai vécu.

Au petit matin, les gestes de l'Homme de goût se font plus las. Quand je croise son regard, il me rappelle celui de l'Homme anxieux. Sans savoir comment, je devine qu'ils sont liés, eux aussi, à ce passé plein d'angoisses. Sans doute faudra-t-il que je rassemble ces mauvais souvenirs pour comprendre l'étrange familiarité que m'inspire son visage. Un autre jour sans doute, car après toutes ces épreuves, il me faut faire un effort pour retenir les souvenirs immédiats. L'étranger, la femme apeurée. Le sang et la douceur de la chair.

Et surtout la poigne de l'Homme sauvage que je regrette amèrement.

Je suis posé sur la table de la salle à manger. Une table en chêne, bien astiquée. Le contact du bois noble me fait du bien. Sa sérénité compense les inquiétudes de l'Homme de goût que je vois passer à intervalles irréguliers. Je suis au centre de ses préoccupations. Sans prétention, les regards qu'il me jette ne trompent pas. D'ailleurs, quand son bras se tend vers moi, sa main n'a rien d'engageant. Il me tient à deux doigts comme on tient un mouchoir sale, un déchet. L'Homme se dirige vers un buffet aux formes lourdes et massives. Une prison. Sans hésiter, il ouvre le tiroir du bas. J'ai à peine le temps d'apercevoir une pile de papiers, quelques trombones et trois stylos, déjà il me jette au fond. Et referme le tiroir d'un coup de talon.

Vlan.

L'OUBLI

Avec le temps, on s'habitue à tout. Même à l'obscurité. Les premiers jours, la lumière me manquait. Sans éclat, ni chaleur, je suis devenu vide et blafard. Désormais, ce n'est plus qu'un détail. Disons que je vis autrement, mais mal. Avant de m'y jeter, quand l'Homme de goût a ouvert le tiroir, quelque chose (un regret, un sentiment, que sais-je d'autre) a tenté de le retenir. Mais une force de même intensité l'a poussé à commettre l'irréparable. Heureusement, une liasse de papiers était là pour amortir la chute. Sinon, je serais tombé sur le panneau de bois avec la violence d'un rocher se fracassant sur une voie de chemin de fer. Seul l'Homme de goût peut encore m'extraire du matelas de documents sur lequel je m'ennuie depuis plusieurs semaines. Un temps interminable que les feuilles de rapports scientifiques, de chiffres, de propositions de lois, d'ébauches de réformes judiciaires, rendent plus interminable encore. Chaque mot y est sévère et suffisant, ce qui rend l'atmosphère de ce tiroir irrespirable. À défaut de soie, je préférerais encore les grenades et les kalachnikovs. Sans hésiter.

Surtout, j'ai peur d'être contaminé, comme le stylo aux charmes éteints dont ma pointe effleure le dos. Si je reste plus d'un mois dans cette ambiance, je n'aurai plus d'énergie et on pourra me transformer en presse-papiers. Je ne compte déjà plus les jours. Hier, j'ai espéré la fin de mon calvaire, mais il n'y a pas eu de suite. Le tiroir s'est juste entrouvert et j'ai vu l'Homme de goût faire l'inventaire des articles détenus à cet endroit, sans plus. Illustration absurde des contradictions humaines qui voit un homme, incapable de croire à l'autonomie des objets, s'assurer de ma présence comme si j'avais pu partir en vacances sur un coup de tête. Ce que j'aurais fait depuis longtemps, si je le pouvais. Tout, plutôt que cette ambiance cafardeuse de grandes idées avortées et de projets inachevés.

La Vieille, je crois, avait compris la complexité de mon état. À la fois intelligent et dépendant. Les sentiments qu'elle éprouvait pour moi ont évolué avec le temps. Au début, c'était la haine. Elle détestait ce que j'étais, parce qu'elle en avait peur. J'adorais l'éclat de ses yeux quand elle ouvrait la boîte dans laquelle elle m'avait rangé. Ce regard témoignait des craintes qu'elle avait dû surmonter :

approcher le tabouret, descendre la boîte en carton, l'ouvrir. Des peurs dont les racines se nourrissaient d'un malaise permanent. Ma présence irradiait le placard dans lequel j'étais enfermé, elle contaminait la pièce, et, au-delà, tout l'appartement. Même elle, la Vieille, y avait succombé. À peine avait-elle ouvert la boîte en carton, qu'aussitôt, elle la refermait et m'oubliait quelque temps. À la longue, ses visites, d'abord régulières et exaltées s'étaient espacées. Son attitude aussi avait changé, la haine craintive était devenue froide, puis dominatrice. Jusqu'au jour où lorsque son regard a heurté ma lame, j'ai su que son esprit, en s'éloignant de la raison humaine, avait fait un pas vers moi. Elle n'avait plus peur. Elle me ressemblait. Mais, curieusement, au lieu de nous rapprocher, ce constat lui a permis de s'éloigner de moi, petit à petit, jusqu'à la séparation.

La Vieille avait des défauts, mais elle ne m'a jamais obligé à cohabiter avec des documents aussi austères que ces liasses juridiques sur lesquelles je pèse depuis des jours. Au moins, la boîte dans laquelle elle m'avait remisé était pleine de vieux bas. En nylon, hélas, mais qu'importe. Leurs matières évoquaient durablement la blancheur des cuisses rondes et chaudes. Y traînait aussi l'empreinte des pouces qui avaient ajusté ces tissus délicats avec l'espoir qu'une autre main les enlèverait, les ferait rouler. Si proche du foyer. J'en ai rêvé, comme j'ai rêvé de vivre à demeure dans la poche d'un maquereau de Pigalle. Ces rêveries mises en scène nuit après nuit, avaient atténué le désagrément d'être enfermé dans cette boîte en carton, elle-même enfermée dans ce placard que j'ai toujours eu la certitude de pouvoir quitter un jour. La preuve.

À la différence de la Vieille, l'Homme de goût ne se laisse pas deviner. Ses gestes me sont familiers, je doute pourtant qu'il ait souvent utilisé des armes, noires ou blanches. Cela se sent à la façon qu'il a de me prendre. Même s'il n'a pas de crainte, aucune appréhension. Il sait. Sa raison domine son corps avec des principes intelligents. Je suis un élément du système qu'il construit. Une pièce importante, au même titre que sa main, sa jambe, sa gorge, son cerveau. Mais doté d'une qualité qu'il m'envie sûrement : l'immortalité.

Ce matin, au quatorzième jour de l'union forcée avec la loi, le tiroir s'est ouvert. Le regard de l'Homme de goût m'a à peine

effleuré, me ramenant au jour où il est venu me prendre chez la Vieille, parce que c'était lui, évidemment. Et aujourd'hui encore, comme la première fois, il m'emmène, m'enveloppe de sa main et me glisse dans une serviette de cuir sombre.

Le manque de repères et la certitude d'avoir renoué un lien avec le passé m'empêchent d'estimer le temps qui s'écoule avant que la main de l'Homme de goût me saisisse à nouveau. Peut-être une heure.

La lumière m'aveugle, j'aspire à m'y chauffer, mais déjà un autre coffre s'entrouvre. L'Homme de goût ne marque aucune hésitation avant de m'y déposer.

Tout est fini.

Le couvercle s'est refermé.

Me revoilà coincé entre une grenade et une kalachnikov. Les mêmes !

Après le sang de l'étranger et celui de la femme apeurée, c'est frustrant.

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

Je n'ai rien contre le genre humain. Il m'arrive même d'envier leur peau, son élasticité, sa chaleur, sa finesse, ses promesses. Cela ne dure pas, parce que rien ne remplacera les qualités de l'acier, mais cela m'est arrivé.

Je ne cesse de m'interroger.

À côtoyer les êtres vivants, certaines notions comme la subtilité et l'analyse me sont devenues familières, surtout depuis l'Homme anxieux. Pas à pas, j'aurais pu atteindre la sagesse, malheureusement je n'ai découvert que le doute et sa compagne, l'angoisse. Il aura fallu ma longue retraite dans la boîte de la Vieille, et l'étrange relation que nous avons, cette femme et moi, pour mieux comprendre certains comportements. J'ai eu alors suffisamment d'expérience pour activer les mécanismes du raisonnement, et de là, déchiffrer, enfin, la relation étroite et vitale qui nous relie, nous, peuple inerte, à l'homme. L'Homme. Sujet si parfait. Si complexe.

Si inutile, aussi.

Déclinés en milliards de spécimens, leur principale occupation est la production d'objets n'ayant pas plus d'utilité que celle d'un couteau helvète.

De cet amas, seules sont remarquables les œuvres d'art. Mais les hommes ne sont pas des œuvres d'art. Un coup d'œil à l'Homme anxieux suffisait à s'en convaincre. Ces étranges sujets, individus, cette engeance qui tire tant de jouissances à fabriquer et à se fabriquer entre eux, créent des œuvres d'art, mais n'en sont pas. Paradoxe. Ils ne sont rien, juste le début de notre histoire. Sans l'homme, nous n'existerions pas, mais sa survie est étroitement liée à la nôtre.

L'homme a besoin de moi. Je n'ai pas besoin de lui.

Pas de celui-là, ni d'un autre. Je pourrais rester dans un coffret de bois précieux, sur un lit de soie, jusqu'à la fin des temps.

L'homme est un valet.

L'acier de ceux de ma race survivra aux fils de ses fils.

Sans périr. Jamais.

IL ÉTAIT UNE FOIS

Voir mes copines, la grillagée et la Russe, me fait plaisir. J'ai presque le sentiment de rentrer chez moi. Le dernier rayon de lumière, juste avant que l'Homme de goût ne fasse retomber le couvercle, me remplit toutefois de nostalgie. Combien de temps faudra-t-il attendre avant de revoir le ciel, les nuages, le soleil, les gens ?

L'atmosphère du coffre a changé.

Les volumes ne sont plus les mêmes, ni les perspectives, ni l'ambiance. Tout est dense. Plus métallique, plus froid et plus violent. Notre nombre a augmenté.

J'ai laissé une grenade et une kalachnikov, il y a maintenant trois autres mitraillettes, quatre armes de poing, des munitions en grande quantité et une odeur qui monte du fond du coffre, une odeur de vieille encre un peu aigre : de l'argent. Le coffre est tapissé de billets de banque. Moi qui croyais avoir été le seul à vivre une grande aventure, j'ai de toute évidence raté un épisode ici. Ces présences me rassurent, la proximité des hommes m'a appris que l'argent dormait rarement longtemps dans des coffres. Surtout s'ils sont remplis d'armes.

Je suis revenu depuis trois jours. L'équilibre peine à se rétablir. La cohabitation me gêne. Il émane de tous ces billets tant d'histoires brouillées, de quotidiens sublimes ou dérisoires que notre environnement est agité en permanence par une fébrilité artificielle. La proximité froide et arrogante des armes à feu n'arrange évidemment pas les choses.

Comme j'aimerais... Tant de choses.

Où sont maintenant l'étranger et la femme apeurée ?

Faites que l'Homme de goût se souvienne m'avoir déposé dans ce coffre et me donne une nouvelle chance.

Je glisse.

L'inclinaison du coffre a changé. Lentement, comme si le

responsable de ce bouleversement craignait d'entendre se heurter les objets métalliques. Doucement, je glisse. Les autres ne bougent pas, pour la première fois je comprends qu'ils sont arrimés au coffre.

Sauf moi.

Ultime liberté des armes blanches et nobles.

Nous marchons. Quelques minutes plus tard, le coffre est à nouveau basculé. Bruit sec d'une portière qu'on referme. Je suis trop loin de la matière pour reconnaître la voiture de l'Homme de goût, mais j'espère. Surtout, j'espère que le conducteur n'a pas pris la direction d'un cimetière quelconque. La présence de l'argent rend cette éventualité improbable, mais de telles choses ont existé. Une nouvelle fois, je fais preuve d'humilité et remercie, post mortem, l'Homme anxieux qui, en me portant si longtemps, m'a permis d'acquérir l'essence du savoir humain.

Nous roulons une vingtaine de minutes, trente peut-être. L'Homme sort et semble nous oublier. Où sommes-nous ? Où peut-on laisser un coffre plein d'armes et d'argent sur la banquette arrière d'une voiture ? J'imagine quelqu'un, étranger à notre histoire, ouvrir la portière et s'emparer de nous. Comme un grain de sable dans la raison de l'Homme de goût, si c'est lui. Un événement susceptible de fragiliser l'orgueil humain. Par bonheur la portière s'ouvre avant que le doute ne refroidisse le métal, la voix de l'Homme de goût nous parvient, un peu étouffée par la paroi du coffre. Il n'est pas seul. À l'intonation, je comprends qu'une autre personne l'accompagne. Les phrases fusent, rapides et courtes. L'Homme de goût extrait le coffre de la voiture. Je glisse une nouvelle fois dans le fond. Contre une des armes de poing. Nous restons dans cette position, comme suspendus. Où se joue notre destin ?

Un mouvement brusque et un autre me laissent imaginer que le coffre a changé de main. L'autre voix est plus forte :

— Je vous fais confiance. Jusqu'ici vous avez été régulier.

L'Homme de goût est loin maintenant, je devine juste :

— Jouez... Fort... Secret... Contact... Oubli.

La voiture s'éloigne marquant la fin brutale d'une longue relation, et rompant le dernier fil qui me rattachait à l'Homme anxieux.

Je pourrais m'autoriser un instant de mélancolie, mais celui qui a pris notre destin en main ne m'en laisse pas le temps. Il est pressé. On l'entend respirer bruyamment, comme s'il peinait sous le poids.

Ou sur un terrain accidenté. Sa démarche est irrégulière et me fait redouter un choc violent qui pourrait rayer ma lame ou émousser ma pointe. Heureusement, l'épreuve ne dure pas. L'homme s'arrête, il dépose le coffre à l'horizontale et l'entrouvre. Dehors, il fait nuit. À peine le temps d'apercevoir un quartier de lune, déjà la main s'avance et nous aveugle avec une lampe de poche. Méthodiquement, le faisceau lumineux glisse sur le canon des armes et sur les liasses de billets. Arrivé à ma hauteur, il s'arrête et s'attarde. Ce n'est pas la première fois que j'attire ainsi l'attention. Le couvercle est refermé. Le coffre est embarqué dans une autre voiture. Nouveau départ.

Nouveau repaire. Dès les premières minutes, j'ai été ébloui. Tout y était différent, et beau. La lumière était plus vive, elle passait même au travers du coffre, ce qui n'était jamais arrivé avec l'Homme de goût. Surtout, il régnait dans cet endroit une ambiance formidable. Notre présence y était certainement pour quelque chose. Autour de nous, grouillait une multitude de gens, on entendait distinctement leurs conversations. Pour moi, qui n'avais connu jusqu'alors que des relations en tête à tête : la Vieille, l'Homme de goût, même l'Homme sauvage ou la femme apeurée, c'était très excitant. Plein d'espoir, aussi.

Après un moment de calme, surnaturel presque, une main a déverrouillé le coffre et l'a ouvert lentement pour ménager le suspens.

Nous sommes accueillis à grands renforts de « oh ! » et de « ah ! ».

Devant un tel accueil, j'aimerais pouvoir me tourner légèrement pour présenter mon profil, nettement plus avantageux que cet aplat dont l'attrait disparaît au profit de la quincaillerie facile des armes à feu toutes proches. Comme je m'y attendais, les mains se tendent d'ailleurs vers les mitraillettes, les pistolets et, bien sûr, l'argent. Des mains d'amateurs qui ne connaissent pas la puissance des lames. Heureusement, le pire me sera évité, car je suis beaucoup trop grand pour servir de couteau à steak, sinon ils n'auraient peut-être pas hésité.

Dans cette foule de doigts j'identifie trois hommes et deux femmes. Mais un seul visage m'apparaît distinctement, celui d'une femme, petite, les cheveux courts tirant vers le roux. Dans ses yeux, au-delà de l'exaltation, je devine la crainte. Son instinct lui rappelle

que les bouts d'aciers noirs ou étincelants assemblés par l'homme, et étalés devant elle sans pudeur, peuvent semer la mort. Cela l'effraie un peu. Elle a peur de nous. J'adore lire ce sentiment dans les yeux d'une femme.

— O.K., ça suffit.

Une voix grave domine les exclamations. Elle appartient à l'homme qui nous a emmenés jusqu'ici. Presque aussitôt, une main rabaisse le couvercle du coffre, me privant du spectacle. Les lumières se sont éteintes. Les voix se sont éloignées. Notre heure de gloire est terminée.

Longtemps après, la même nuit, ou peut-être la suivante, je ne sais pas, le coffre s'est ouvert. Loin des regards, une main a ignoré les billets, longé le canon de la kalachnikov et s'est arrêtée au contact de mon manche. Un doigt s'est frotté à ma lame pendant que le pouce estimait la correction de mon arrondi.

On est venu me chercher.

Comme des pinces, les doigts me ramènent dans la chaleur d'une paume large. Malgré l'obscurité, des yeux guettent les reflets de ma lame. Je suis bien. Je revis. Plein de gratitude pour celui qui me tient au creux de sa main.

Il m'a choisi.

L'Homme sauvage.

UN HOMME

Quel bonheur ! Après m'être imaginé abandonné, perdu dans un monde étranger au mien, condamné à devenir presse-papiers, ou à sombrer dans l'oubli total dès que les billets seront partis, et que les armes auront mené les hommes à leur perte, c'est la résurrection. D'être arraché à ces idées noires par une main experte et déterminée m'envoûte, comme la voix qui me murmure, les lèvres collées au tranchant de ma lame : « On se retrouve, l'ami. »

Extase.

Revivre dans cette main atteste la filiation. L'Homme anxieux, la Vieille, l'Homme de goût, l'Homme sauvage. Et à nouveau l'Homme sauvage.

Mon histoire continue. Rectiligne.

C'est à lui que l'Homme de goût m'a remis, pour la deuxième fois. Tout cela doit avoir un sens. Après nos retrouvailles, l'Homme sauvage, celui à qui je dois tant, m'a glissé dans une gaine de cuir souple maintenue contre sa poitrine. Un étui fait pour moi, comme s'il savait que nos chemins se croiseraient à nouveau. Depuis, mon acier est à l'exacte température de son corps. Sa voix, les battements de son cœur, tous ses mouvements sont les miens. Rien ne peut nous arrêter.

Je le sais, il le sait. Mais les autres l'ignorent. Je ne suis même pas certain qu'ils aient remarqué ma disparition. Si c'était le cas, ils auraient sans doute accepté de me voir attribué à l'Homme sauvage, leur chef. Ils détesteraient certainement entendre ce terme, peu révolutionnaire, n'empêche ils sont tous les cinq à l'écoute de l'Homme sauvage. C'est lui qui explique :

— L'heure de notre mission est arrivée. Chacun de nous sait ce que nous allons faire. Un premier coin a été enfoncé dans le tronc de l'État. Malgré ses dénégations, nous savons que la mort du commis de justice l'a ébranlé. Il faut continuer, de partout va surgir la résistance. Nous serons un de ces mouvements P. R.

Même tacite, l'acquiescement des autres est unanime. Ils le suivront. Pour triompher, et faire vaciller le tronc de l'État. On croit

rêver : *le tronc de l'État !*

Je ne veux pas croire que l'Homme sauvage soit aussi puéril. Au contraire, je l'espère très subtil. Ce qui ajouterait de l'intérêt à mon existence, et à la sienne. Repensant aux gestes sûrs et précis qui m'ont conduit à bouleverser la vie de l'étranger et celle de la femme apeurée, je me persuade qu'il ne peut en être autrement.

Mon avenir sera brillant.

Celui de l'Homme sauvage aussi.

Ça commence d'ailleurs fort. La petite Rouquine se pointe dans la pièce, très nerveuse. Elle l'interpelle :

— Il faut absolument qu'on s'entraîne ! T'imagines, si on se lance comme ça dehors avec les armes et tout, au moindre accroc, ça va saigner...

— Et alors ? Je croyais qu'on avait attendu assez longtemps pour cela. De toute façon, on n'a plus le temps. L'action doit débiter très rapidement, il ne faut pas laisser la pression retomber. On est au pied du mur.

Je ne saisis pas bien l'aspect concret de leur dialogue, mais j'en comprends la substance : je ne resterai pas longtemps collé à la poitrine de l'Homme sauvage. J'ai décidément amorcé l'ère du *grand soir*, au pied de la lettre même puisque ceux qui m'entourent ont quelques prétentions révolutionnaires. On est très loin des causes aristocratiques défendues par mes ancêtres, mais l'important, pour moi, c'est l'action, et, de préférence, loin de l'ouverture d'un poitrail de gibier auquel mes contemporains sont le plus souvent relégués.

J'ai confiance. L'Homme sauvage ne me trahira pas.

La petite Rouquine me plaît. J'imagine sa peau sous la toile de son pantalon, et déjà mon vieux fantasme revient au galop. Peut-être qu'un jour, quelqu'un me posera sur sa cuisse blanche ? Décidément, la vie n'est qu'une longue attente, d'une cuisse à l'autre. La Rouquine me charme aussi par son innocence. Les armes lui font peur, mais elle s'est engagée à les utiliser. Et sa requête de tout à l'heure est charmante. Je les imagine bien, ces apprentis terroristes modernes, prenant des cours de maniement d'armes dans le bois derrière la maison.

J'aimerais lui dire qu'il y a longtemps, manipuler une arme était un art, une discipline pleine de finesse et de lois, qu'aujourd'hui, ni elle, ni personne d'ailleurs, ne comprendrait plus. Les armes à feu

ont fait beaucoup de torts et de dégâts.

À quoi bon se lamenter, l'important, c'est que je sois là, contre la poitrine de l'Homme sauvage. Et que cette petite Rouquine soit aussi plaisante, si près de moi. De nous.

Les autres sont loin d'avoir la lucidité de cette jeune fille. Pour eux, l'affaire est réglée. Puisque les armes sont là, tout va se dérouler au mieux. Même l'Homme sauvage sent qu'il faut modérer les enthousiasmes :

— Nous avons longuement discuté la chronologie de nos actions. Tout est organisé. Nous commencerons par la station, comme c'était prévu. Je doute qu'on ait réellement besoin des armes, si ce n'est pour intimider, évidemment. Il faut faire passer le message : nous pouvons tout, nous sommes prêts à tout. En attendant mardi, on va se taper trois jours de bombes. Pas question de faire tomber la pression.

Les autres semblent d'accord. Visiblement, « pression » est un terme clé de leur vocabulaire. J'essaierai de ne pas l'oublier. Quand il a dit « trois jours de bombes ». Pour moi, ils allaient fêter leur première opération pendant trois jours. Raté ! Les jours étaient des nuits, et les bombes n'étaient pas en chocolat, mais remplies de peinture. Pendant trois nuits, l'Homme sauvage, ses trois compagnons, la Rouquine et sa copine ont sillonné les rues à la recherche de la moindre surface plane et lisse. Sans faire les difficiles. Ils y ont laissé leur trace : deux lettres rapidement tracées : P. R.

Chouette révolution !

La troisième nuit et le quatrième jour, bien avant Dieu, ils se reposèrent.

Si proche de l'Homme sauvage, je sens l'imminence de l'action. Les autres aussi deviennent plus nerveux, notamment l'Érudit. Depuis deux jours, on ne l'entend pratiquement plus. Avant, ses discours auraient suffi à polir un régiment de baïonnettes. Ces silences fréquents me gênent. S'ils me permettent d'être plus proche de l'Homme sauvage, ils m'éloignent de la vie. Un sentiment abstrait que je tente de cerner. La vie. L'Homme anxieux ne parlait que de ça. Je comprends mieux, aujourd'hui, le manque qu'il ressentait. Le brouhaha, les autres, les voix, le mouvement, l'émoi, l'espoir. Le Tout. Cette vie qui, parfois les laisse tomber. Ce qu'elle ne fera jamais avec moi, car je la vois, là, devant, toute droite et bien

alignée.

Ce matin, l'Homme sauvage s'est levé le premier. Il m'a sorti de la gaine, glissée sous son matelas pour la nuit. Pendant de longues minutes, il m'a regardé. Ses yeux ont négligé le manche pour s'arrêter à la lame. L'orientant différemment afin de changer l'angle du reflet. Son pouce bien à plat l'a caressée jusqu'à la pointe, tranchante, mais arrondie pour éviter de s'accrocher aux os et d'y rester planté. Son inspection me remplit de fierté. L'Homme sauvage aime les armes racées et nos existences croisées. Je ne ferai rien qui pourrait le décevoir.

La résolution tombe à pic.

Ce matin, les choses sérieuses se précisent. À mesure que les autres se lèvent, l'atmosphère se charge d'électricité. Un genre de tension semblable à celle des petits matins de départ en vacances. En moins festif. L'heure est grave, les petits canards vont quitter la mare. Moi, ça me va plutôt bien.

Personne ne se décide à allumer la radio, pourtant, cela aiderait certainement à rendre l'ambiance moins solennelle. À les voir, on les croirait partir pour une opération kamikaze. Gueules d'enterrement et caractères irrités. Je n'ai pas l'intention de disparaître aussi jeune, ni l'Homme sauvage, je pense, mais même si cela devait être le cas, de grâce, franchissons le pas dans la joie et l'allégresse ! Je suis d'autant plus à l'aise pour le dire que mon degré de fusion est infiniment plus élevé que celui de l'homme. Et en admettant qu'ils se préparent vraiment à commettre l'irréparable, leurs plans m'ont certainement oublié. Sur place, il y aura toujours un fétichiste pour me ramasser...

Pessimisme matinal.

Les dés sont pourtant loin d'être jetés, je ne sais même pas à quoi ils jouent. Mais je ne vais pas tarder à l'apprendre. Pour sortir les armes du coffre, l'Érudit se fait aider par un grand type plein d'humour que j'ai eu l'occasion d'apprécier. Le moment est grave et le silence religieux. En prêtant l'oreille, on pourrait entendre chuchoter les mouches, ou quasi. La Rouquine prend une des mitraillettes, l'Érudit et l'autre mec les deux autres. La copine, le Rigolo et l'Homme sauvage se partagent les armes de poing. Ils se regardent une dernière fois pour être sûrs que l'image qu'ils donnent maintenant se rapproche de celle des terroristes qu'ils ont, un jour, prise pour modèle. Personnellement, j'en doute, heureusement personne ne me demande mon avis. Comme un cri de guerre,

l'Homme sauvage lance un : « O.K., c'est parti ». Et c'est parti. Les autres sortent très dignes. L'occasion de s'étonner, une fois encore, combien les armes à feu procurent une dangereuse assurance. Tout le monde est dehors et s'embarque dans deux voitures. Allez, hop !

En route, mauvaise troupe.

D'ACTION

On roule depuis une heure et demie. Dans notre voiture, l'Homme sauvage est au volant, à côté le Rigolo, et, derrière, les deux filles. Malgré l'aération, l'air est vite devenu irrespirable, à cause de leur nervosité. J'imagine les vitres, dégoulinantes de buée. Même moi, confiné dans ma gaine de cuir, coïncé entre la poitrine humide et la chemise moite de l'Homme sauvage, j'aspire à respirer de l'air frais et sec. Malgré tout, l'humoriste essaie d'animer les conversations. Il s'est même laissé aller à raconter une blague. Un truc qui, paraît-il, fait fureur : l'histoire d'un pêcheur parti œuvrer sur la glace. Le pêcheur fait un trou et lance sa ligne, puis attend. Une voix lui crie : « Il n'y a pas de poisson. » Bon, le type va essayer ailleurs. Il refait un trou et lance sa ligne. Après quelques minutes, il entend : « Il n'y a pas de poisson. » Pas découragé, le mec s'installe un peu plus loin pour faire un troisième trou. Là, même chose, on lui crie : « Il n'y a pas de poisson. » Il s'interroge : « Mais qui parle ? », et la voix lui répond : « Le directeur de la patinoire. »

Je ne sais pas si c'est parce que justement la voiture s'est arrêtée ou parce qu'ils la connaissaient, mais personne n'a ri. Dans la voiture, plus un bruit. Après un petit temps, la Rouquine se retourne pour nous annoncer l'arrivée de la deuxième voiture. Effectivement, l'Homme sauvage se penche pour regarder au-dessus de son épaule, et par l'entrebâillement de sa chemise, je vois le capot d'une voiture juste derrière la nôtre. L'heure est grave.

Tout le monde est sorti des voitures. Nous sommes garés au bout d'un sentier forestier, mais on voit la route à travers les arbres encore déplumés. Un peu frisquet ce matin printanier. L'Homme sauvage se tourne vers ses troupes :

— Voilà, on y est. Pas besoin de répéter, tout le monde sait ce qu'il doit faire. On prend les armes, le jerrican et on y va.

Disciplinés, les autres écoutent leur chef, prennent les armes, et avancent. Quel ordre ! L'opération est lancée, mais je ne sais pas si j'y ai ma place. Je ne connais pas l'objectif. Impossible de savoir si j'ai un rôle dans la distribution. Ce matin, l'Homme sauvage ne m'a donné aucune information. J'aimerais pouvoir lui demander : « Mais où on va, nom de Dieu ! » Une impatience qui pourrait me

discréditer. N'empêche, je me pose des questions. Surtout, je n'ai pas l'intention de finir la journée écrasé dans la terre, comme un vulgaire mégot. On m'a déjà fait le coup... L'agitation se précise, l'attente sera de courte durée. L'Homme sauvage s'approche de la Rouquine :

— Viens. Les autres, vous restez planqués jusqu'à ce qu'on vous fasse signe.

Tout en avançant en terrain découvert, l'Homme sauvage déboutonne sa chemise. Légèrement, juste assez pour que sa main puisse me saisir facilement. Nous sommes deux à l'apprécier. Mon horizon s'élargit. Droit devant, à dix mètres, il y a une grille jaune, surmontée d'un fronton en béton. Dessus, on peut lire : *station de pompe n° 6*. L'Homme sauvage retient la Rouquine par le bras :

— Tu vois le gardien, dans sa cabane, là, juste à côté de la grille ?

— Oui, oui.

— Bon, tu lui parleras d'abord, une femme c'est mieux. En cas de problème, je t'aide, O.K. ?

— Pas de problème.

Elle est bien, cette petite rousse. Sa voix ne tremble pas. L'action lui va bien. Emportée par son enthousiasme, elle choisira peut-être un jour de suivre un autre chemin, loin d'eux ? Jusqu'à se résoudre à les trahir ? Poussant à bout l'Homme sauvage qui lui demandera réparation, avec son arme préférée. Moi. Qui ai aussi besoin de volupté ? Cela me plairait beaucoup.

— Bonjour, monsieur. Nous venons pour la visite.

— Quelle visite ?

— Celle de la station, bien sûr ! On est un peu en avance, tout le monde a rendez-vous dans le hall d'entrée.

— Attendez, je regarde. Oui, il y a une visite, mais ce n'est que dans une heure.

— Je vous avais dit, on est en avance.

— Eh bien, attendez dehors.

— Dehors ? Par ce temps ? Laissez-nous en-trer...

— Pas question.

Le mec pénible. La situation s'enlise. La Rouquine se tourne vers l'Homme sauvage. Il fait un pas en avant.

— Arrête, vieux con. La dame te dit qu'on a froid, alors, tu vas nous ouvrir la porte sans la ramener.

Là-dessus, il cherche ma présence, me caresse, et me sort. Délicatement, du bout des doigts. J'aime beaucoup cette entrée en scène ! Au contact de sa paume, je mesure le plaisir qu'il prend, lui aussi. Et celui, plus grand encore, qu'il éprouvera si le gardien s'obstine à nous refuser l'accès aux bâtiments. Comme il s'apprête à le faire, une nouvelle fois :

— Tu me fais pas peur avec ton couteau de cuisine. Filez avant que je me fâche !

Couteau de cuisine !

L'Homme sauvage a vite fait de réparer mon honneur. D'un geste rapide, il lui trace deux belles balafres sur les joues. Puis il m'appuie à plat sur sa pommette. La pointe dans le coin de l'œil.

— M'emmerde pas, tu vas ouvrir gentiment la grille. Puis tu vas appeler là-bas, pour leur annoncer l'arrivée d'un groupe. Ne te fais aucune illusion, j'aurai un plaisir certain à te trouer la peau.

Et moi alors !

— D'accord, calmez-vous, je ferai ce que vous voulez.

— Je préfère ça.

Sans bouger son bras, le Sauvage se tourne vers la Rouquine.

— Appelle les autres.

Elle fait un grand signe vers les arbres, de l'autre côté du parking. Trois minutes après, ils sont là, le visage dissimulé derrière des foulards palestiniens. Un détail destiné sans doute à brouiller les pistes, tout en les protégeant d'une identification trop rapide. Du coup, je me fais du souci pour la Rouquine et l'Homme sauvage. Ils y ont pensé aussi.

La voix étouffée par son foulard, l'Érudit récite :

— Ton nom, c'est Roger. Tu habites place de la gare au numéro 18. Tes filles, Jocelyne et Marie-Cécile, partent à huit heures, s'arrêtent chez le boulanger et vont à pied jusqu'au lycée.

L'Homme sauvage appuie encore plus fort la lame, la peau de Roger fait maintenant un bourrelet contre mon tranchant. Je sens la peau tendue qui se fend par endroits.

— N'oublie pas ce qu'il vient de dire. Mon copain et moi, on aime

la jeunesse, si tu vois ce que je veux dire. Quand la police te demandera de décrire tes agresseurs, tu répondras : un grand noir, et un petit gros avec un nez juif. C'est clair ?

— Oui, oui... Nez juif.

— Parfait. Maintenant, tu te couches par terre, on va t'emballer et te déposer au pied du prochain sapin de Noël.

Une fois le type ligoté, l'Homme sauvage et la Rouquine cachent leur visage sous l'étendard palestinien made in China. Tous les six franchissent la grille. Le bâtiment est en retrait, en partie masqué par un mur de verdure. Aucune fenêtre ne donne vers les parkings. Peu de chance d'être attendu, donc. Arrivé à dix mètres, le groupe se divise. Trois se dirigent vers les garages : l'Érudit, le Rigolo et l'autre nana. Avec l'Homme sauvage, il reste l'autre type, que je connais peu. Et ma copine la rousse. On longe l'immeuble, les pieds dans les plates-bandes. À quelques mètres de l'entrée, l'Homme sauvage s'arrête :

— On leur laisse encore une minute.

Ce temps écoulé, l'Homme sauvage se re-dresse, et entre, suivi par les deux autres, mitraillette à la hanche. Je manque de recul, mais l'ensemble paraît satisfaisant. Personnellement, j'aimerais tester une version où l'Homme sauvage me tiendrait entre ses dents, mais ce n'est pas d'actualité. Dommage.

Le tableau y aurait gagné, mais il aurait certainement achevé la fille assise derrière le bureau de la réception. Elle est tétanisée. Le doigt encore posé sur le coin de son magazine, un biscuit encore en équilibre entre le pouce et l'index de l'autre main, elle ne bouge pas. Ses yeux sont écarquillés et sa bouche grande ouverte. De toute évidence, c'est la première fois qu'on lui fait un coup pareil. Elle n'a encore rien vu. La Rouquine s'avance :

— Roule un peu sur la gauche, poulette.

Et la poulette roule.

Alors, la Rouquine pointe sa mitraillette sur la centrale téléphonique et tire. À cette distance, elle ne risquait pas grand-chose, mais le bruit est impressionnant. De même que le spectacle de cette Amazone, l'arme calée au creux de son coude, hanche en avant. Excellente tenue, bonne réaction au recul. Fallait pas qu'elle s'inquiète.

La *poulette* s'effondre au pied du splendide écran de verre derrière lequel jaillit l'eau, puisée dans les sous-sols des environs. Esthétisme pointu pour cette station ultramoderne. Notre entrée est enfin

remarquée. On entend du monde qui se bouscule dans les escaliers. Nos trois camarades déboulent dans le hall poussant une vingtaine de personnes devant eux. L'Homme sauvage se tourne vers l'Érudit :

— On va faire le ménage en bas.

Quand ils remontent, la tension est à son maximum. Dans le hall, ils sont maintenant trente à se demander ce qui va leur arriver. Plus un, moi. Mais moins inquiet.

L'Homme sauvage monte sur le bureau de la réceptionniste et s'adresse à la petite foule.

— Je ne vais pas vous expliquer nos motivations, ce serait un peu long, et je ne suis pas certain du résultat. Sachez simplement que nous ne vous voulons aucun mal, que nous sommes juste là pour l'eau. Nous avons amené un petit produit pour l'enrichir. Ce que l'on va faire, et puis on s'en va. Pas de quoi y laisser sa vie, non ?

Un suicidaire décide quand même d'intervenir. Peut-être que sa femme le trompe, ou qu'il a le cancer, allez savoir...

— Vous vous rendez compte que vous allez mettre la vie de milliers de personnes en danger ?

Les autres le regardent, sous-entendant que pour le moment, c'est Lui qui met Leur vie en danger. Mais l'Homme sauvage lui répond, presque poliment :

— Oui, et surtout celles des trouffions du camp militaire et de leurs cousins de la caserne de gendarmerie. Nous avons étudié le dossier, ne vous inquiétez pas.

C'est un signal pour la Rouquine, l'autre nana et le type que je ne connais pas bien. Ils se tirent dans les sous-sols avec le jerrican. Histoire de détendre l'atmosphère, le Rigolo prend les choses en main en donnant un ordre qui ne fait rire personne :

— Les femmes à droite, et les hommes à gauche.

Chargée d'Histoire, son invitation suscite quelques hurlements. En parfait animateur, le Rigolo les ignore et poursuit :

— Voilà, parfait. Tout le monde connaît la Neuvième de Beethoven ? Rappelez-vous : « Pom, Pom, Pom Pooooom ». O.K., alors, les hommes, prenez votre souffle et chantez : « Pé, Pé, Pé, Péééé », en faisant *tournicoton* avec les mains. Juste après, les femmes, vous répondez « R, R, R, Rrrrr », en faisant des moulinets avec les bras. Après, on reprend tous ensemble. D'accord ? On y va !

Et ils y sont allés !

Les petits gros en bleu de travail, et les grands gris en costume trois pièces : « Pé, Pé, Pé, Péeéé », avec les petites moumousses au-dessus de la tête. Et les nanas pareilles. Vraiment, il aurait eu tort de se gêner.

Derrière nous, l'Érudit trace des grands « P. R. » à la bombe sur les murs du hall. L'ensemble est assez festif. Manquent encore les chapeaux de papier et les cotillons. Les deux filles et le porteur de jerrican, qui doit sûrement avoir des connaissances techniques, remontent dans le hall. La Rouquine dit :

— Ça y est.

Le chef assure.

— Résultat ?

— Tu vas le voir dans quelques secondes...

Là-dessus, *platch* ! Au fond du hall, le mur contre lequel s'écrasent les puissants jets d'eau est soudain obscurci par la couleur du liquide : rouge vif. Impressionnant. Le public apprécie. Les militaires vont sans doute modérer leur enthousiasme, mais on ne sera pas là pour le voir.

L'Homme sauvage est content, son corps frémit légèrement.

— Voilà, on peut y aller, maintenant.

Les cinq autres se rassemblent derrière lui et quittent le hall à reculons. Juste avant de franchir la porte, l'Homme sauvage s'adresse aux hommes et aux femmes qu'il a devant lui.

— Ah, j'oubliais. Il y a ici, les parents d'un Grégory, 4 ans, d'une Vanessa, 2 ans, Véronique, 8 ans, Christophe, 16, Claude, 24, Julie, 10, Romain, 13, Alicia, 9, Laurence, 12...

On entend au fur et à mesure des « Ooh », des « Non ! », le chœur, quoi.

— Je les connais tous, mais ce serait un peu fastidieux de les énumérer, je crois que vous avez compris le sens de mon intervention. Si on vous interroge, dites que vous avez été attaqués par un grand noir, un petit gros avec un nez juif, un Arabe et quatre nains. Soyez convaincants.

Lorsqu'on arrive sur le parking, les autres ont déjà dégonflé les pneus de toutes les voitures présentes.

Dieu, merci, personne ne m'a enfoncé dans le caoutchouc sale.

On court vers les voitures.

Terminé.

DANS LA MERDE

Les jours suivants furent voluptueux. Le stress de l'opération disparu, tout le monde profitait des retombées. La radio et la télé, qu'ils regardaient et écoutaient avec beaucoup d'attention, ne les inquiétaient pas. Les consignes avaient été transmises à la lettre, en apparence, en tout cas. Les enquêteurs donnaient le signalement de plusieurs personnes de petite taille, d'un ressortissant africain et d'un homme de corpulence forte, nez arqué. Ils n'osaient pas dire « juif ». Concernant les motivations de l'opération, cela partait dans tous les sens. À *vot'bon cœur, Madame*. Palestiniens, ou Arabes en général, Parti Révolutionnaire, mais lequel, financé par quel pays, quelle organisation ? Flou total. La petite bande pouvait se faire oublier.

Hélas ! pour moi.

Dans ce climat devenu serein, plus personne ne me regarde. Un calme que je meuble en prenant le temps de revoir les images qui me tiennent à cœur. Une collection à laquelle j'ajoute la silhouette de la Rouquine. Son corps laiteux ne me laisse pas indifférent. Ni sa cuisse, ce fantasme ne me quitte pas, sur laquelle j'aimerais être déposé. Un jour.

Selon les analyses de la police, le produit ajouté à l'eau de la station n'était qu'un simple colorant. Personne n'a été intoxiqué, seul dégât : quelques machines à laver transformées en teinturerie. Incident lourd de conséquences pour les uniformes de passage dans les tambours industriels des buanderies militaires. Qui s'en plaindra ? Les journalistes qui ont rapporté la nouvelle l'ont fait avec le sourire avant de préciser, l'air grave, cette fois, que le précédent est inquiétant. Imaginez que l'eau ait été réellement empoisonnée ? Et imaginez si un de mes ancêtres avait empalé le petit moustachu avant qu'il ne fasse chier l'Europe entière ? Hein ? Et imaginez la paix dans le monde ? Et imaginez que le soleil reste dans ses quartiers d'hiver ? Et imaginez une panne générale d'électricité ? Un ouragan dévastant l'Europe ? Une canicule en Sibérie ? Les hypothèses ne manquent pas.

L'Homme anxieux, contre lequel j'ai fini mon éducation, était un professionnel de ce genre d'exercice. Incapable de maîtriser son imagination. La moindre étincelle se transforme en feu de forêt. Un brasier que rien ne pouvait éteindre. Attisé, sans doute, par la volonté d'échapper ainsi à sa propre fin.

Douloureuse vérité humaine. Incontestable.

Sur cette question, les plus braves d'entre nous n'ont pas à s'inquiéter : ils traversent les siècles sans accroc. Les plus communs naissent et renaissent à l'infini, sans cesse fondus et refondus. Le constat est cruel, mais indéniable : l'homme passe, nous restons.

Pendant que l'enquête piétine, l'attention se relâche dans la maison. L'Homme sauvage ne donne plus de consigne. Les journées passent. L'autre nana et le porteur de jerrican se retirent souvent à l'étage. L'Érudit lit toujours autant. Le Rigolo s'amuse dans la cuisine. Chargé de la préparation des repas, je l'entends rire, même quand il est seul. Après une semaine, l'Homme sauvage a repris les choses en main. Juste après le repas de midi, il s'est levé et s'est adressé à tous :

— Nous sommes vendredi. Dans deux jours, on remet ça. On replonge.

L'annonce est suivie d'un silence. La concentration est totale. L'autre nana prend la parole :

— Avec Alain, on va retourner les voir. Mais ils savaient qu'on devait partir quelques jours, donc pas de problème.

Tiens, Monsieur Jerrican s'appelle Alain. Personnellement, j'aimais autant Jerrican, mais bon. Mon avis n'aurait, pour eux, aucun intérêt. Personne ne s'intéresse à moi. De même, personne ne va prendre le temps de m'expliquer les détails de l'opération qui se prépare. Pas grave, je suis certain de l'apprendre vite. L'important, c'est l'assurance de voir l'action revenir au programme. Bientôt, l'Homme sauvage me brandira à nouveau. Au bout de son bras.

Vers l'infini et au-delà.

Les interrogations de la journée furent levées le soir même. Réunis autour de la table, ils ont longtemps discuté et mis au point leur nouvelle sortie. Longue liste de détails techniques. Sans intérêt pour quelqu'un qui ne vit que d'imprévus.

Si tout se déroule exactement comme ils l'ont décrit, je ne risque pas de quitter la poitrine de l'Homme sauvage. Mais cela n'arrivera pas.

La soirée s'achève par l'étalage des armes, celles de la malle. Un spectacle écœurant. Parade arrogante, révoltante. Depuis l'apparition de ces bouts de métal, notre rôle à nous, les lames, les nobles, est honteusement négligé. Réduit à n'être qu'un appendice au bout de leur canon. Puis d'être réduit à rien. Ou à si peu.

Je méprise les armes à feu.

Heureusement, il reste des hommes comme le Sauvage pour apprécier notre élégance. Juste avant de se coucher, la tête encore pleine de glissement de culasse, il m'a sorti de mon fourreau, m'a longuement regardé. Ses pouces ont éprouvé l'affûtage du métal. Il m'aime.

Il a confiance en moi, j'ai confiance en lui.

Lors de notre expédition mortelle chez l'étranger et la femme apeurée, je me suis abandonné à lui. L'Homme anxieux, la Vieille et l'Homme de goût n'existaient plus. Je suis à l'Homme sauvage. Ma seule crainte, c'est qu'un jour, il m'oblige à le trahir, comme l'a fait l'Homme anxieux.

N'y pensons plus.

Le lendemain, l'ambiance était à la concentration maximale. La maison était plus silencieuse que d'habitude et à dix-sept heures, l'autre nana et Jerrican sont montés « se préparer ». À quoi ? Mystère. Les autres étaient au courant. Une demi-heure plus tard, ils sont redescendus sous les acclamations. Un accueil mérité. L'autre nana, d'ordinaire quelconque, avait remonté ses cheveux châains en chignon, ce qui mettait son cou en valeur et lui donnait un air de Cendrillon.

Emballé dans une robe de soirée vert soutenu, son petit corps était souligné très justement. Idem pour Jerrican qui la suivait dans un costume décontracté. Tous les deux avaient de la classe. Si, ce soir, nous sommes invités au même endroit, la chair promet d'être appétissante. Plus tendre et plus douce qu'à la station de pompage. On se réjouit alors d'une inégalité sociale aussi facilement abordable. Avant de voir partir les deux membres de son équipe, l'Homme sauvage s'est approché d'eux :

— Vous êtes parfaits. On sera là vers minuit, attendez-nous à côté

des vestiaires, vérifiez que tout se passe comme d'habitude.

Cendrillon le regarde, assurée :

— Pas de problème, sur du velours.

— Je sais...

— Alors, à tout à l'heure !

— Ne vous salissez pas avant d'arriver.

Ils sont partis.

L'après-midi, s'est traîné. Et l'appétit manquait au repas de soir, malgré la bonne humeur du Rigolo. À se demander même pourquoi ils se sont assis à table. Encore une particularité humaine que je ne saisis pas totalement. Que je n'apprécierais pas non plus. Quel esclavage ! Quelle perte de temps ! Surtout pour eux, les sursitaires ! Pauvres ratatinés, desséchés par une vie de contraintes.

Dès qu'il fait nuit, l'Homme sauvage, la Rouquine et l'Érudit sont descendus dans la remise. Ils ont sorti la malle de la trappe sous laquelle elle était cachée, et l'ont ouverte pour prendre les armes. Une dernière fois, la Rouquine vérifie les chargeurs avant de les passer à l'Érudit. Le Rigolo les rejoint :

— La voiture est juste devant. On peut charger.

Ce qui fut fait.

De retour dans la maison, les hommes sont allés se changer. Tous les trois se retrouvent dans l'entrée, vêtus d'un long imperméable. L'Érudit l'écarte pour ajuster un harnais de cuir. Pas besoin de deviner où seront planquées leurs copines à gâchette. L'Homme sauvage m'a changé de place. Désormais, je suis accroché à sa ceinture, maintenu contre sa cuisse par deux fins lacets noirs. Je suis plus loin de ce qu'il ressent, mais plus près de l'action. Chaque mouvement de sa jambe est immédiatement ressenti. Pas désagréable. La Rouquine est habillée d'un pantalon et d'une veste assortie qu'elle recouvre d'un imperméable, elle aussi, mais sans porte-mitraillette. Un dernier regard, sourire en coin, et ils se dirigent vers la voiture.

C'est l'Érudit qui prend le volant. Le Rigolo est assis à côté de lui. Nous, l'Homme sauvage, la Rouquine et moi, sommes à l'arrière. Personne ne parle.

Nous quittons bientôt les chemins de campagne pour une route sommairement éclairée. Plus nous avançons, plus la conduite

devient facile, la route est large et généreusement éclairée. La ville.

L'Homme sauvage touche l'épaule de l'Érudit :

— Te presse pas, on a tout le temps.

— Si vous voulez, je peux vous faire visiter...

La Rouquine a l'air d'apprécier :

— Vas-y, j'adore me faire conduire la nuit dans la ville.

— À votre service, Madame.

L'Homme sauvage a rabattu le pan de son pardessus, les lumières accrochent parfois les coins recourbés de ma garde. Pour la première fois depuis l'Homme anxieux, je retrouve les lumières, les maisons, le bruit et les ambiances urbaines.

Avec les images et le bruit, si caractéristique de la métropole, reviennent les sensations. La fébrilité de l'Homme anxieux. Ses envolées. Ses allures de chevalier. Son entourage, ces prétentieux qui encourageaient ses délires. Ces allumés qui espéraient voir en lui un guide, un messie, un père. Je les revois, foule pressante, visages tendus, mains délicates. Mains délicates. Inexpérimentées. Tâtonnantes. Elles l'approchaient, le touchaient, encourageaient ses délires. Mains de l'homme au visage inquiet. Figure entrevue et revue après des années. Bien sûr, c'est lui. Son visage était mince, et ses gestes précis.

— On doit y aller, maintenant.

L'Homme sauvage me ramène brusquement à lui. Dans l'action de ce jour, qui n'a pas plus de réalité que celle à laquelle je pensais à l'instant, alors qu'elle date d'un autre temps. Hier. Aujourd'hui. Demain. J'ai été. Je suis. Je serai.

Rien n'a changé pour moi. Lui, par contre, a vieilli. Ses rides ont modifié ses traits et l'ont rendu méconnaissable. Seules ses mains ont gardé quelque chose d'avant, mais il m'a fallu le vacarme de la ville pour m'en souvenir. Des mains délicates, celles de l'Homme de goût.

La voiture accélère et quitte les grands boulevards. Pendant quelques minutes, nous roulons à nouveau sur une route moins fréquentée. Le Rigolo se tourne vers la Rouquine :

— J'espère que vous m'accorderez la première danse...

— Bien sûr.

— On veillera à ne pas rater le pianiste.

— On va se gêner.

Ils rient.

La voiture ralentit, puis tourne à droite. Le chemin est recouvert de gravier. L'Homme sauvage respire profondément :

— C'est parti.

Aidés par la Rouquine, ils basculent le panneau sous la banquette arrière et sortent une à une les quatre mitraillettes. La Rouquine en passe à l'avant de la voiture et garde les autres à l'arrière. L'Érudit roule de plus en plus lentement. Quand l'Homme sauvage se penche pour prendre l'arme à ses pieds, j'aperçois un long bâtiment blanc violemment éclairé, sur le toit duquel trois lettres : NB&C, sont puissamment éclairées par une batterie de projecteurs. On ne voit qu'elles.

La voiture s'arrête à quelques mètres de l'entrée. L'Homme sauvage a déjà fixé la mitraillette à son harnais. Les autres ont fait pareil, j'imagine. Le moteur tourne toujours, quand les trois portières s'ouvrent d'un même élan. Auquel répond l'ouverture d'une autre porte, celle du bâtiment d'où s'échappent des bouffées de musique et un type dont les avant-bras sont gonflés à la pompe à vélo (pas d'autre explication). Il s'avance, mâchoire agressive :

— Pouvez pas rester là, c'est pas un parking.

Le temps de jeter un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que le parking est désert, l'Homme sauvage s'avance et... grogne ! J'adore ! Il s'est penché sur le petit gonflé qu'il domine légèrement, puis il a retroussé les lèvres et a fait :

— Grrrr.

Effet garanti. La gonflette en perd son souffle, et il doit attendre l'Érudit pour comprendre la situation :

— Il t'a dit : « Pousse-toi. »

Même revenu à un schéma classique, le gros bras se fait tirer l'oreille. Évidemment, de notre côté, personne n'a bougé. Seule la main de l'Homme sauvage s'est lentement rapprochée de moi. La suite a été très rapide. La cuisse s'est tendue brutalement, la main s'est refermée sur moi et tout le corps s'est jeté en avant. Sans les courbes de ma lame, la violence de l'attaque m'aurait figé dans les os. Au lieu de cela, les tissus se fendent, le sang inonde les plaies et les muscles claquent les uns après les autres. La vie ruisselle le long de ma lame, s'écrase sur les graviers du parking, et quand l'Homme

sauvage me ramène à lui, le corps du mort s'affaisse contre la voiture dont le moteur tourne encore.

Devant la porte de l'établissement, la Rouquine et les deux autres attendent un geste du Sauvage. Dès qu'il lève le pouce, les quatre nouent un foulard sur le bas de leur visage, et s'avancent, sans un regard pour le corps du garde. Dans le même mouvement, ils franchissent la porte de la boîte de nuit et disparaissent dans la pénombre habituelle à ce genre d'établissement.

Assis de l'autre côté de la porte, un collègue du portier, désormais décédé, s'avance pour venir aux nouvelles et se retrouve face à la Rouquine, mitraillette sur la hanche. Elle fait cela très bien. Et sait se faire entendre :

— Couche-toi par terre et ne respire plus.

L'employé s'exécute. Du couloir, derrière lui, nous parviennent le bruit et la chaleur d'une foule compacte et agitée. J'aurais préféré plus de calme pour savourer un peu le désordre dans lequel l'Homme sauvage m'a immergé, mais l'heure est à la mobilisation. Devant nous, la Rouquine, épaulée par le Rigolo, oblige un groupe de jeunes à reculer jusqu'à la salle principale. L'Homme sauvage m'a toujours dans la main et cette vision inquiète, je le sens. J'en jouis. À quelques mètres, Cendrillon, perdue parmi les anonymes, nous fait un signe discret. Dès qu'il le voit, le corps de l'Homme sauvage se détend un peu.

Tout est en ordre.

Les quatre restent à l'abri du vestiaire, tandis que le groupe de jeunes se retourne, affolé. Une panique qui monte d'un cran lorsque se produit une bruyante explosion, accompagnée des cris et des hurlements d'usage. Alors qu'une sirène se déclenche, ajoutant encore à la panique, l'Homme sauvage s'avance à contre-courant. Suivi par le Rigolo qui lâche une rafale de mitraillette dans le plafond, histoire de plomber définitivement l'ambiance. Ça piaille. Ça court. Ça s'évanouit. Ça se piétine par le fond pour s'écarter de ce qui vient de péter à grand bruit. Ça s'écrase par-devant pour fuir l'image des quatre canons de mitraillette. Au centre, ça hésite encore. D'où nous sommes la vue d'ensemble est parfaite, surtout depuis qu'un brave s'est donné la peine d'allumer les projecteurs « jour ». Qu'il en soit remercié.

De chaque côté de la salle, séparés par une rangée de colonnes, des tables basses et des fauteuils. Tout au fond, le bar. Entre, la piste

de danse. La perspective est avantageusement dégagée par le public, majoritairement massé derrière les colonnes. Ceux qui ne nous observent pas, fixent un pantin agité sur une plate-forme supérieure. Le D.J. Personne ne comprend la signification de ses déhanchements, mais ça énerve. Surtout la Rouquine. Son regard a cherché deux fois déjà celui de l'Homme sauvage, qui comprend le sens de sa demande et lui donne sa bénédiction. Dans la seconde, la Rouquine a tiré. Pas pour effrayer. Pour tuer. Et elle a fait un carton. Le D. J. est désarticulé, à peine retenu par la balustrade qui entoure sa mini-plate-forme ridicule. La musique s'est arrêtée aussi sec, et loin de déchaîner l'hystérie, le silence s'est abattu sur le demi-millier de danseurs. Tout au fond, derrière le bar, une porte est entrouverte et laisse échapper de la fumée. Jerrican a probablement neutralisé les moyens de communication. Nous sommes entre nous.

L'Homme sauvage s'avance au milieu de la piste :

— Nous ne voulons pas votre fric, juste que vous fassiez un effort pour retenir ce que je vais vous dire : Quand les policiers vous interrogeront, dites-leur que nous sommes forts. Prêts à tout. Et que notre signature ne leur est pas inconnue. Nous avons déjà frappé, et nous frapperons encore.

Il crie maintenant :

— Retenez ces deux lettres : P. R ! bientôt, elles diviseront le monde, certains se battront pour elles et d'autres mourront, vaincus.

Sa voix résonne dans l'espace. Sacré tour de cochon, pour tous ces cons venus draguer en buvant de la mauvaise bière, habités par l'espoir minable d'un vedettariat à peu de frais. Certains y ont cru, jusqu'à ce que la bande s'invite et agite devant eux la promesse de débats métaphysiques auxquels ils n'entendront jamais rien. Bien fait pour leur gueule. Hélas, déjà, on sent venir la fin du spectacle. L'Homme sauvage recule doucement, pendant que la Rouquine et le Rigolo s'approchent l'un de l'autre. Juste avant de décrocher définitivement, les porteurs d'armes lâchent une belle giclée chacun. En direction des colonnes, mais en évitant les vivants. Grands seigneurs. Ça se remet à gueuler sévère.

Gonflé le commando !

Le couloir est désert. Dehors, l'Érudit menace huit petits jeunes qui auraient mieux fait de rester devant la télé. L'Homme sauvage va vers eux et s'arrête devant le plus grand. Le plus dangereux, potentiellement. Il le regarde. Ses battements de cœur se sont accélérés, ils le réchauffent. Irradiation exquise. Un ordre met fin à la scène, il est donné par l'Érudit :

— Vous allez entrer là-dedans et leur dire que trois hommes resteront près de la porte pour protéger nos arrières. Aucun de vous n'est de taille à jouer les héros. Ne tentez pas l'expérience. Ne tentez pas non plus de sortir. Pas avant une demi-heure, au moins. Allons, dépêchons !

Ma pointe s'attarde sur la joue du grand.

Peut-être, s'il baisse les yeux, verrait-il le sang du portier dont ma lame est encore souillée ? Hélas, ce n'est pas un provocateur. Disciplinés, les éclaireurs dûment mandatés, s'en vont porter les consignes. Ils se serrent les uns contre les autres pour faire front au tumulte dont l'écho nous arrive à la vitesse d'un troupeau de buffles fuyant l'incendie de leur territoire. Visiblement, à l'intérieur, quelques volontaires ont été désignés pour s'assurer que les faibles et les lâches pourront s'enfuir en toute sécurité. Ce n'est pas le cas. Pour les en persuader, la Rouquine tire une rafale, elle y prend goût. L'épisode remet immédiatement l'église au milieu du village. Par leur brutalité, les armes ont cette faculté. À mes yeux, c'est ce qui les rend méprisables. Les lames sont belles et fascinantes, il faut apprendre à les regarder. Les armes sont noires tuent sans finesse. Elles sont des utilitaires, sans plus.

Comme les couteaux suisses.

L'Érudit est déjà au volant, le Rigolo appuyé contre la portière passager ouverte, pour couvrir notre embarquement : la Rouquine, l'Homme sauvage et moi.

On a roulé vite pendant quelques centaines de mètres, puis plus régulièrement à mesure qu'on approche de la ville. Dans la voiture, on respire l'adrénaline. Le corps de la Rouquine est tout contre celui de l'Homme sauvage, dans un tournant, il a allongé la main vers sa jambe. Un geste réflexe, qu'elle n'a pas esquivé, alors il est resté. Cuisse contre cuisse, juste moi, dans la gaine, entre leurs corps chauds. La Rouquine s'est serrée encore un peu contre lui. Mais pas pour se blottir, elle ne cherche pas la force, elle oppose la sienne. Ils partagent leur violente sensualité, et j'en profite un maximum.

Quelle soirée.

La voiture accélère à nouveau, l'Érudit se tourne vers nous : « On arrive, préparez-vous. » La Rouquine et le Rigolo ouvrent grand les fenêtres pendant que l'Homme sauvage se retourne et prend quelque chose dans le coffre. Le Rigolo a sorti une arme de l'Érudit et la Rouquine change le chargeur de la leur en un éclair. La voiture

fonce de plus en plus vite dans la ville. L'Homme sauvage ouvre l'emballage plastique d'une bombe de peinture. Dehors, les vitrines des magasins défilent, alors l'Homme sauvage crie : « Go. » Et les armes crachent de part et d'autre de la voiture. On entend les vitrines qui s'effondrent et les sirènes d'alarme qui hurlent. Juste avant de tourner au bout de la rue, l'Érudit ralentit et s'arrête quelques secondes, le temps pour l'Homme sauvage de tracer à la bombe les lettres familières : P. R.

Déjà nous sommes loin. L'Érudit est aussi un excellent chauffeur.

La Rouquine et l'Homme sauvage vident consciencieusement la cache sous la banquette arrière. Leurs corps s'effleurent parfois, mais sans l'énergie qu'ils avaient tout à l'heure. Les lumières se font plus rares, nous avons quitté la ville. Quelques kilomètres plus loin, l'Érudit gare la voiture. Nous traversons au pas de course un petit espace vert et le Rigolo se dirige droit sur une voiture sombre dans laquelle il s'installe. L'Homme sauvage prend place à côté de lui. Loin de la Rouquine assise derrière avec l'Érudit.

Au fil des kilomètres et des minutes, le climat dans la voiture est de plus en plus apaisé. Trois jeunes gens et une fille qui rentrent d'une soirée, rien de plus. Ils parlent peu et cette absence de distraction me plonge dans une torpeur légèrement dépressive. J'aurais aimé que la Rouquine se soit assise de mon côté. Écrasé entre sa cuisse et celle de l'Homme sauvage, le monde m'aurait été plus agréable. De même si quelqu'un s'était donné la peine de m'enfoncer plus profondément dans le torse du portier, tout à l'heure. Heureusement, il me reste ces souvenirs que les autres semblent avoir déjà oubliés.

Une heure et demie plus tard, nous arrivons « chez nous ». Devant, stationne la deuxième voiture. L'un derrière l'autre, ils se dirigent vers la maison et se retrouvent dans la cuisine. Tout le monde est là, l'expédition n'a laissé personne sur le carreau. Presque un miracle.

Avant le début de quoi que ce soit, l'Homme sauvage suggère d'écouter le bulletin d'information. La voix radiophonique annonce les nouvelles sur un ton sec et froid : *Nous apprenons qu'une attaque, sans mobile apparent, s'est produite peu après minuit dans la boîte de nuit bien connue de la région. Les services de police arrivés sur place une heure plus tard ont constaté le décès de neuf personnes et relevé de*

nombreux blessés par balles. D'autres précisions dans nos prochains bulletins.

Pas un mot sur la revendication.

Dans la cuisine, ils gloussent en imaginant le paquet de flics que leurs prouesses ont sortis du lit.

Cendrillon ajoute un détail :

— Sans parler du mal de crâne qu'ils auront certainement avant midi !

La conclusion revient à l'Érudit :

— On peut dire qu'ils sont dans la merde.

S'ensuit une discussion sans intérêt, ponctuée de bâillements de plus en plus prononcés. L'Homme sauvage se lève et propose de lever le camp :

— Juste un dernier effort. On vide les voitures et on pourra aller se coucher.

Ils sont sortis en soupirant. Comme s'ils portaient à l'assaut d'un nouvel ennemi, comme s'ils avaient à se battre dans les tranchées, alors qu'il ne leur reste que quelques armes, munitions et bombes de peinture à ranger. Trois fois rien.

De la voiture, ils sont partis vers la remise, l'Homme sauvage a soulevé la trappe, aidé du Rigolo, et ils ont sorti la malle. Derrière, ça ployait sous le poids. À chacun sa croix.

Lorsque l'Homme sauvage a soulevé le couvercle, l'effet fut à la mesure de l'effort : la malle était vide. Ou presque. En dehors des munitions, il n'y avait plus rien. Le beau matelas de billets avait disparu. La consternation fut générale.

Du fond de mon étui, collé au corps de l'Homme sauvage, je me suis permis de reprendre les mots de conclusion utilisés par l'Érudit. Je l'ai fait avec le même plaisir : *Ils sont dans la merde.*

JUSQU'AU COU

Quand ils sont retournés dans la cuisine, plus personne n'avait envie de dormir. Ils étaient abattus. Avant, déjà, ils n'étaient pas très frais, à cause de la boîte de nuit, le stress, tout ça. Mais là... Surtout qu'à la stupeur, s'ajoutait la suspicion. Inévitable. La maison était isolée. Personne ne passait par là. Et, même : si un rôdeur s'était aventuré jusqu'ici, il n'aurait pas laissé derrière lui les appareils électriques facilement transportables. Sans indication, il n'aurait pas non plus été droit vers les piles de billets planqués dans une malle, elle-même planquée dans une remise. Impossible.

Alors qui ? Jerrican et Cendrillon ?

Si l'hypothèse d'un coupable « en interne » devait se vérifier, l'argent est forcément encore dans la maison. Un tas de fric pareil, ça ne passe pas inaperçu, aucun d'eux n'aurait pu le sortir sans attirer l'attention. Si on me laissait le soin de désigner l'infidèle, mon choix se porterait sur la Rouquine et sur des aveux extorqués après que je me serais attardé dans les plis de sa blanche peau. Cette image revient sans arrêt et me comble. Loin de cette béatitude, les autres se regardent en silence. Chacun se monte des scénarios pour expliquer l'inexplicable. Les heures comptent double et quand le jour est tout à fait levé, c'est l'Homme sauvage qui conclut :

— Il est tard. On se retrouvera tout à l'heure, on verra.

Le mouvement n'est pas unanime, mais l'Homme sauvage n'a pas terminé.

— Pour que les choses soient claires, je vais mettre les têtes des delcos dans ma poche, je préfère ça. Si le coupable est ici, je n'ai pas vraiment envie de l'entendre se tirer avec le fric et la voiture.

Au moins les choses sont dites. Seule la Rouquine émet une objection. Décidément, elle ferait une coupable idéale.

— Et s'il est venu de l'extérieur ? Il risque de revenir, sans le fric mais avec les flics. Tu penses, ils ne nous laisseront pas le temps de mettre le nez dans le moteur.

Approbation générale. L'Homme sauvage propose autre chose :

— D'accord, alors on dort à tour de rôle. Et on surveille la maison, deux par deux. Si ça convient à tous, je commence.

L'autre fille propose d'en être, elle aussi.

Elle restera éveillée ici, dans le salon.

Personne ne conteste.

Lorsque tous les autres sont partis, l'Homme sauvage traîne dans la cuisine, puis il ressort. Puis il y retourne. Lent aller-retour que je connais pour les avoir vécus avec l'Homme anxieux. Après les nuits blanches, l'aube est chargée d'amertume. D'un arrière-goût de trop court ou de trop long. Cela me gêne, moi aussi. Je n'aime pas que les choses s'éternisent. Si c'est nécessaire, il faut oser trancher. Ce qu'a fait l'Homme sauvage en enlevant les pièces mécaniques nécessaires au démarrage des voitures. Il les glisse dans la poche de sa veste et se dirige vers la remise, séparée de quelques mètres. Ce n'est pas vraiment une étable, peut-être un poulailler ou une réserve à pommes. Il reste quelques vieilles étagères, une pièce de machine agricole toute rouillée, et, derrière, la fameuse trappe. L'Homme sauvage inspecte chaque centimètre de la remise. Ses réflexions ont suivi le même chemin que les miennes. Si l'argent a été pris par quelqu'un de la maison, il doit encore être là, à portée de main. Il ne trouve rien et se retourne pour sortir. Dans l'encadrement de la porte se découpe la silhouette de la Rouquine. Elle lui parle :

— Je ne peux pas dormir. Les idées se bousculent, je venais en vérifier une, mais tu l'as fait avant moi. Et tu n'as rien trouvé ?

— Non, rien. Viens, ne restons pas ici. Ce n'est pas un complot, mais si quelqu'un nous voyait, il pourrait le penser.

Sa remarque ne manque pas d'humour, mais la Rouquine ne relève pas. Tout est pris au sérieux, au pied de la lettre. Cette attitude mènera forcément à l'exaspération. Un agacement qui, s'il était général, entraînerait des batailles insensées. Des combats, des mêlées qui libéreraient des énergies et des sensations inédites. Dont je saurai profiter. Comme l'Homme sauvage vient à l'instant de profiter des cuisses de la Rouquine sans prendre la peine de m'associer à leurs caresses. Salopard !

L'interlude terminé, chacun se rajuste et retourne dans la cuisine. Là, le Sauvage reprend son rôle, sans émotion :

— O.K. On réveille les autres et on va se coucher.

Elle le regarde longtemps, profondément. Il ne s'attarde pas et quitte la pièce, seul. Arrivé dans la chambre, il se jette sur le lit,

ferme les yeux, mais garde sa main posée sur ma lame qu'il caresse doucement. Comme s'il tenait à s'assurer de ma présence. Comme si je le rassurais. J'aime cet homme, de plus en plus.

Quelques heures plus tard, la bande est à nouveau réunie dans le salon.

Maintenant que l'Homme sauvage me porte plus ouvertement, j'ai le privilège de pouvoir admirer le décor. Moche. Tout est fait de bric et de broc, aucun style. J'ai souffert dans le tiroir de l'Homme de goût, parce que la compagnie du stylo hautain et de ces papiers poussiéreux m'ennuyait, mais le cadre avait de la tenue. Il faut le reconnaître. Heureusement, ici, on a le public. Jerrican et Cendrillon sont assis côte à côte sur un vieux divan, la Rouquine trône sur la seule chaise qui a un peu d'allure, le Rigolo est debout, appuyé contre une armoire, l'Érudit et l'Homme sauvage ont chacun un fauteuil. L'Érudit se lance :

— Aucun d'entre nous n'avait intérêt à faire disparaître l'argent. Seuls nous ne sommes rien.

Cendrillon a le bon goût de nuancer :

— Seul et riche, tu es toujours quelqu'un...

Nous voilà bien partis.

L'Homme sauvage remet de l'ordre. C'est son rôle :

— Admettons, et cela me semble raisonnable, qu'aucun de nous n'ait pris l'argent. Sa disparition nous oblige à résoudre deux problèmes. Le premier, c'est que quelqu'un est venu de l'extérieur et savait. Et peut donc revenir. Le second, c'est que nous n'avons plus d'argent. Or, il nous en faut pour continuer.

Jerrican intervient :

— À ta liste, j'ajouterais un troisième problème : si un étranger a pris l'argent, il a aussi vu les munitions...

— Je sais, mais mon intuition me dicte que cet inconnu, s'il existe, ne voulait que l'argent...

— ... ou alors, il est trop tard, la police nous surveille déjà. Et on ferait mieux de déménager.

— Certes, mais explique-moi comment on pourrait se tirer sans pognon ?

Imparable.

La Rouquine conclut :

— À nous de redistribuer les cartes. On a ce qu'il faut pour trouver de l'argent, non ?

Moment de silence. L'Homme sauvage fait le pas qui manquait :

— Pourquoi pas ? Le prochain contact est prévu dans quatre jours. Au lieu d'attendre patiemment, on pourrait très bien prendre les choses en main et se faire une banque, pour changer.

Le Rigolo est de cet avis :

— Je vote pour. Il est temps de s'affranchir au lieu d'attendre innocemment qu'on nous désigne la prochaine cible. Aveugle, l'obéissance ne mène jamais à rien.

Obéissance. Voilà une qualité qui ne me laisse pas indifférent. Malgré leurs gueules d'inspirés, ce ne sont donc que des techniciens, des tâcherons. Le maître d'œuvre est ailleurs. Cela ne me surprend pas, mais j'aimerais en apprendre davantage. Hélas, il faudra prendre patience car l'heure du bulletin d'information met fin aux confidences. Avant d'y arriver, la télévision nous impose des vantardises imbéciles, la première concerne des yaourts aux fraises, les deux suivantes s'attardent sur les performances de voitures étrangères. Je ne devrais pas médire, après tout, ce sont des objets de mon espèce. Mais pas de la même race. Je ne suis pas de celle qu'on consomme et qu'on jette. Mon histoire appartient à un monde que l'on respecte, vénère même, parfois. Notre vocabulaire s'est enrichi de batailles, de conquêtes et de gloire. Une ivresse que connaîtra peut-être un jour l'Homme sauvage s'il persiste dans son entreprise.

Le journaliste lui prédit cet avenir.

Le regard sombre, et les lèvres pincées, il fait le compte des victimes : dix morts et vingt-sept blessés dont trois très grièvement. Le coup de force de la veille a fait la différence. On montre des images du dancing. Un bâtiment fait pour la nuit et qui manque de charme le jour. Des témoins expliquent. Le grand « boum » et les « Taratatata ». Des larmes coulent. Des paroles se noient sous l'émotion. Tout ça me reste confus. Personne n'est d'ailleurs en mesure de préciser le nombre de tireurs, cela varie entre sept et quinze. Bonne chance. On parle aussi du mitraillage de la rue commerçante et de la signature identique relevée sur les lieux. À les entendre, des hordes barbares ont assailli la ville.

Après les faits, le journaliste s'essaye à l'analyse. Rappel historique, le bombage, la station de pompage (plus personne ne glousse sur les uniformes tachés de rouge). Et, pour la première fois, un lien s'établit avec nos exploits précédents : la mort du commis de justice et de sa femme. Dans l'élan, on nous attribue d'autres morts, tués d'une balle dans la tête et dont je n'ai pas eu connaissance. À mon avis, il faudra trouver un responsable ailleurs car je doute que l'Homme sauvage ait agi sans moi. Il est trop habile au couteau pour choisir un pistolet magnum machin. Ou une carabine. D'autres s'y emploient plus volontiers. Quelqu'un de la bande ? Ou peut-être existe-t-il réellement plusieurs groupes d'action P. R., comme le nôtre. Incertitude dont le journaliste se fait l'écho en passant la parole à un autre journaliste affublé, lui, du titre de *spécialiste dans les matières politiques et judiciaires*. Sa conclusion n'éclaire personne :

— ... un brouillard sur les revendications et une difficulté à identifier la méthode d'action qui ne faciliteront pas, vous l'imaginez, le travail des brigades antiterroristes.

Le journaliste présentateur acquiesce pour indiquer qu'il imagine. Ce que font sans doute aussi les téléspectateurs.

Dans le petit salon, on respire. À moins que les brigades antiterroristes ne cachent extrêmement bien leur jeu, le brouillard ne va pas se dissiper dans l'heure. Néanmoins, la prudence et la discrétion restent leurs plus sûrs alliés. Chacun prend donc mentalement note des lieux où la surveillance a déjà été renforcée. Essentiellement des lieux publics : grands magasins, métro, écoles, universités, ministères, etc. Ils n'ont pas parlé des banques. Ça tombe bien.

Dans le groupe, on se concentre sur le nouvel objectif : l'argent. L'effervescence est contagieuse. Aux premières loges, j'assiste à la genèse, la préparation, et je serais là aussi pour l'exécution de leur opération. Chacun y va de sa suggestion. Sur la taille de la ville-cible, le type de banque, ou la dimension de la succursale. On n'est pas près d'en voir le bout, on se perd. L'Homme sauvage intervient. Vraiment, il est bien ce gars. Sa remarque est bien accueillie. Comme il se doit :

— Il faut profiter de notre expérience. Le seul type d'action efficace, c'est le commando. On l'a prouvé. Une intervention, rapide, et violente s'il le faut. Nous serons là pour l'argent.

C'est tout.

Jerrican va dans le même sens :

— L'idéal serait une action en cascade. Une banque ne suffira pas à nous renflouer. Puisqu'on le fait, soyons excessifs, cela nous évitera d'avoir à recommencer dans une semaine.

Cendrillon, concentrée, se lève, et, d'une voix claire, raconte une petite histoire qui pourrait plaire à tous :

— Moi, j'ai un truc à vous proposer. Pour autre chose (pas d'autres précisions), j'ai travaillé à la préparation d'un plan qui pourrait nous servir aujourd'hui. Voilà, à trois cents kilomètres d'ici, il y a une ville bourgeoise et tranquille (elle la nomme). Là, tous les premiers jeudis du mois, les autorités du canton se réunissent pour le déjeuner de la Confrérie des Escargots blancs, peu importent les détails. Toujours est-il que parmi les autorités, outre le maire et le président du Conseil, il y a aussi un ministre et deux secrétaires d'État.

Pour l'instant, tout le monde l'écoute religieusement, mais demeure dans le même *brouillard épais*, que les brigades antiterroristes, si on en croit le journaliste télé entendu tout à l'heure. Cendrillon les aide à en sortir :

— Or, sur la place du restaurant, sur le trottoir d'en face, pour être précis, il y a trois banques, et une Poste. Si je vous dis que le jeudi est aussi jour de marché, et donc de dépôt, et qu'une semaine sur deux, l'usine de la région fait venir de l'argent liquide qu'elle fait garder dans une des trois succursales pour payer les primes en liquide le lendemain, j'espère que, comme moi, vous penserez que c'est un bon coup.

Moment de silence.

L'Homme sauvage reprend l'initiative :

— Nous sommes lundi. Si je t'ai bien suivie, jeudi, les banques sont pleines et le resto d'en face rempli d'otages potentiels ?

— T'as tout pigé.

— Mais est-ce que c'est une semaine de paye à l'usine ?

— Je pourrai le savoir demain.

Jerrican est content :

— Pour une opération commando, c'est une opération commando

d'envergure.

— Si ça marche...

Cendrillon insiste :

— Il faut se décider vite. C'est jeudi ou rien. On saute le pas, ou on trouve autre chose.

Ça se bouscule sous les scalps !

Une ville de ploucs. Jour du marché. S'il n'y a pas trop de héros de la résistance, c'est du velours. Et, si l'opération réussit, elle fournira matière à conversations municipales sur sept générations, au minimum. Sans compter la publicité pour le restaurant, la Confrérie des escargots, et même pour les ministres et autorités diverses, s'ils parviennent à garder leur dignité. En imaginant même qu'il y ait un mort, la place changera de nom. Ça fera de l'animation...

Personne ne dit rien, mais on devine que l'opération fait l'unanimité. Notamment pour le côté farce, grand guignol, extravagance que l'on retrouvait déjà à la station de pompage. Au dancing, l'aspect ludique de la mise en scène était moins évident, sauf à rappeler la jeunesse du public, principaux acteurs de l'événement. Les jeunes aiment s'amuser. Ils aiment jouer. La petite bande aussi, qu'ils en soient éternellement remerciés.

Le Rigolo prend la parole :

— Moi, cette histoire, je l'aime bien. Je la sens bien. Au pire, si ça tourne à l'aigre, on met les bouts. Tant pis pour le fric...

Il se tourne vers l'Homme sauvage :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Comme toi, on n'a rien d'autre de toute façon. Je propose d'aller faire un tour là-bas. Dès demain.

Il regarde Cendrillon :

— Tu viendras avec moi.

— D'accord, on jouera les amoureux !

Ça glousse dans la chaumière, l'ambiance est cordiale. L'Homme sauvage, une fois les derniers détails réglés, se lève et sort remettre les têtes de delco à leur place. La Rouquine lit un magazine, le Rigolo est retourné dans la cuisine, Cendrillon et Jerrican font une partie de dames.

L'Homme anxieux aimait jouer aux dames.

Il racontait à ses adversaires éphémères qu'il avait appris à aimer ce jeu au cours des nombreuses traversées qu'il avait faites vers l'Asie. Il inventait toujours d'autres histoires. Moi-même, je ne cherchais pas à connaître la vérité. Mais je ne croyais pas à ses rêves d'Asie. Il aimait trop les couteaux pour ne pas en avoir ramené de là-bas, s'il y était allé. Les sabres et les lames d'Orient ont un raffinement inconnu en Europe. Il n'aurait pas résisté. L'Anxieux inventait sans arrêt autre chose, mais c'était toujours grand et exceptionnel. Il mentait. Il se mentait. Et les autres l'écoutaient. Nous avions notre cour, des hommes qui venaient uniquement pour l'entendre raconter. Parfois, il s'arrangeait pour que ses interlocuteurs me devinent. Comme par mégarde. Dans ces moments, je cherchais la lumière pour jouer avec elle et renforcer mon apparence glaciale et insolente. C'était mon rôle. L'Homme anxieux était intelligent et plein de finesse. Beaucoup s'attachaient à lui. Mais un seul lui parlait comme à un frère. Un seul se faisait écouter.

L'Homme de goût.

L'Homme anxieux. L'Homme de goût. L'Homme sauvage. Trinité redoutable.

Le lendemain, la petite troupe est sur le pied de guerre dès l'aube. Cendrillon et l'Homme sauvage se préparent à partir. La logistique se met en place. La Rouquine s'occupera de l'organisation pratique, l'Érudit de la distribution des rôles, et le Rigolo de tout le reste. C'est-à-dire pas grand-chose tant que les deux éclaireurs ne seront pas revenus.

Avant de partir, Cendrillon a encore glissé une arme de poing dans son sac, par prudence, sans doute. Tout le monde s'est retrouvé sur le pas de la porte pour nous regarder embarquer dans la voiture. Presque un départ ordinaire.

Les premiers kilomètres, l'Homme sauvage interroge Cendrillon pour se faire préciser un maximum de détails : les routes d'accès, la gendarmerie la plus proche, etc. Une fois le sujet épuisé, il lui pose la question que, personnellement, j'attendais bien plus tôt :

— Pourquoi t'as étudié ce plan ?

— Je ne sais pas. Avant de rejoindre ce groupe, les missions qu'on

me confiait n'avaient pas toujours de logique. Il y a neuf mois, j'ai été contactée, je devais faire un remplacement dans une équipe d'entretien de cette ville, précisément. On m'a demandé d'ouvrir l'œil, sans me donner plus de consignes. Voilà. Je suis restée trois mois, j'ai fait mon rapport, c'est tout. Je sais juste que le coup ne s'est pas fait. Aujourd'hui, je me dis qu'on ne m'a pas envoyée là par hasard. Non ?

C'est aussi mon avis : rien de ce qui leur arrive n'est imputable au hasard. Instinctivement, ils le savent aussi. Sinon la disparition de l'argent les aurait inquiétés davantage. Sont pas cons, ces petits jeunes.

On roule, depuis des heures. La ville est loin dans les campagnes. Un désert dans lequel nous risquons de faire un sacré chambardement. Pour cela, j'ai confiance en l'Homme sauvage. Ils réussiront.

La voiture s'est arrêtée.

Nous sommes arrivés au bout du monde.

La place est exactement telle que Cendrillon nous l'avait décrite.

Le grand restaurant est au fond. La première banque directement à gauche, l'autre presque en face, et la troisième dans la rue à droite, mais pratiquement sur la place aussi. En face du restaurant, l'hôtel de ville. Un grand bâtiment flanqué de deux arbres, l'ensemble est très laid. L'Homme sauvage contemple depuis trois minutes la vitrine d'une boucherie. Il commente, consterné, les 250 mètres carrés déserts :

— T'es sûre qu'il y a des gens qui vivent ici ?

— Évidemment, mais c'est surtout animé les jours de marché.

— J'espère.

— T'inquiète. Viens, on va boire un café.

— On va se faire remarquer. Des étrangers, c'est aussi visible qu'une mouche sur la robe d'une mariée.

— Ne te fie pas aux apparences. Il y a toujours des étrangers qui passent, ici aussi. Comme les routes. Il y a toujours des routes pour arriver quelque part, même jusqu'ici.

— Et il y a trois banques ! Incroyable.

— Pas du tout, la région est étendue, la ville sert de centre local. Sur le territoire de la commune, il y a aussi quatre usines, plein d'éleveurs, et quelques illuminés qui aiment cette région parce qu'elle n'est pas trop éloignée des grandes villes, tout en étant au vert. Faut pas croire.

— Ça, pour être au vert, on est au vert. Déjà les alentours de la planque me foutent le bourdon, mais ce n'était encore rien. Tu m'enfermes ici une semaine, je meurs.

Il est catégorique. L'Homme sauvage est un chasseur contemporain. Rien à voir avec les serpettes et les opinel. Moi non plus d'ailleurs, ça tombe bien.

Cendrillon rigole :

— Mais on ne te demande pas de rester une semaine. Juste une heure.

— O.K. Viens, tu m'expliqueras tout en détail.

Ils font quelques pas et rentrent dans un bistro. La salle est assez grande. Tout autour, des coupes et des diplômes surmontés de deux inscriptions : « Local Colombophile » et « Amicale des cyclotouristes ».

L'Homme sauvage se penche vers l'oreille de Cendrillon :

— Je parie qu'il y a un autre café réservé pour le foot, un autre pour les cartes et un petit dernier pour les jeunes.

Elle rit :

— Celui du foot est dans la rue, un peu plus haut que la banque. Celui des jeunes, c'est plutôt vers le lycée, à la sortie de la ville, tu verras tout à l'heure.

— ... et les cartes ?

— Ici. On joue tous les vendredis soir et les samedis matin.

— Bon alors, on peut commencer, on n'a rien oublié. Par contre...

Il s'interrompt pour passer la commande à un serveur passablement endormi.

— ... tu ne m'avais pas dit qu'il y avait une gendarmerie au pied de l'hôtel de ville.

— Ce n'est pas vraiment une gendarmerie, disons plutôt un local de gendarmes, ils sont deux de permanence. Si on commence par leur casser le téléphone et la radio, ils ne bougeront pas.

— Ils ont quand même des armes !

— Et une famille. T'imagines qu'ici c'est pas le GIGN. Je vais te dire comment ça se passe. Le jeudi, la Confrérie des escargots se retrouve à l'hôtel de ville. Ministre, secrétaires d'État, président du conseil, maire et quelques notables sont au rendez-vous. Ils boivent l'apéro et font leur réunion jusqu'à midi trente, environ. Ensuite, ils traversent la place en cortège et saluent les concitoyens respectueux, jusqu'au restaurant en face. Là, ils bouffent, et ça dure jusqu'en fin d'après-midi.

— Et le ministre, il vient seul ? Il doit y avoir un chauffeur ou quelqu'un pour l'amener jusqu'ici.

— Oui, une voiture officielle le dépose dans la matinée, la même vient le reprendre en fin d'après-midi. Pas d'autre escorte. Y a aucun danger ici, ils sont entre eux pour faire leur petit truc folklorique et bouffer.

— Les banques ? Les systèmes de sécurité, t'as étudié tout ça aussi ?

— Un peu, elles ont toutes des guichets équipés de verre anti-agression. Sauf à la Poste. Il faudra réussir à les convaincre, tu peux faire confiance à Alain, il est très bon là-dedans.

Revoilà Alain, Jerrican, homme de terrain par excellence. L'Homme sauvage ne dit plus rien, il regarde la place. L'hôtel de ville à droite, le restaurant à gauche, les deux banques en face, et la Poste sur le coin. Je sens chaque muscle de son corps tendu. Finalement, il respire un bon coup :

— C'est faisable, mais il faudra être rapide.

Ce constat émis, ils remontent en voiture pour faire du repérage, les routes, tout ça. Longtemps. Oppressé par la cuisse du Sauvage qui m'enfoncé dans le velours chaud et bon marché du siège de la voiture. J'étouffe !

Par bonheur, Cendrillon commence à se plaindre, elle aussi. Elle a faim. L'Homme sauvage se rallie donc à la majorité, et nous retournons dans la ville de ploucs. Pendant le repas, Cendrillon et l'Homme sauvage ne disent presque rien. Puis ils vont chacun aux toilettes, Cendrillon plus longuement, probablement pour affiner encore ses observations. L'expédition touche à sa fin. On retrouve la voiture.

Dès qu'il franchit les limites de la commune, l'Homme sauvage accélère. Il fonce vers la nationale, sans que Cendrillon doive lui indiquer le chemin. Les repérages de tout à l'heure n'ont pas été inutiles. Sur la route nationale, l'Homme sauvage conduit moins vite, mais toujours vif. Je sens ses muscles gorgés de sang, prêts à répondre à ses demandes. Je les envie. Comme eux, j'aimerais faire partie de l'Homme sauvage, être intégré à lui. Malgré nos rapports privilégiés, je ne suis qu'un prolongement, il pourrait me laisser tomber ou m'abandonner. Il ne le fera pas, mais il existera toujours cette distance entre nous, ce vide que rien ne comblera jamais.

Après une trentaine de kilomètres, l'Homme sauvage stoppe sur un parking de grande surface. Il se tourne vers Cendrillon :

— T'avais raison, c'est faisable, ton truc.

— Vrai ? T'es convaincu ?

— Je le serais encore plus si on avait deux semaines de préparation, mais tant pis. On fonce !

— Génial !

— Et l'argent ? C'est une semaine de dépôts ?

— Oui. J'ai téléphoné du resto, ils payent les primes vendredi.

— Que de coïncidences...

— Tu ne me crois pas ?

— Si, ce n'est pas ça que je voulais dire. Bref. On y sera jeudi.

Super ! On ne risque pas de s'ennuyer. Pendant tout le trajet du retour, Cendrillon et l'Homme sauvage revoient l'opération dans les détails. Il s'avère que Cendrillon connaît extrêmement bien ces détails, surtout ceux qui pourront leur assurer de s'en sortir la tête haute. Cela confirme mon impression. À moins d'une intervention divine, cette opération semble aussi bien préparée que les précédentes. Trop bien montée pour faire croire à une improvisation. Dans la voiture, on en est à la répartition des armes et des voitures. Deux pour le coup, deux pour la fuite, et deux par sécurité à mi-parcours.

Propriétaires, à vos alarmes, ça va piquer sec dans les vingt-quatre heures.

Quand on arrive à la planque, c'est l'heure du goûter. Avant même

de parler, l'Homme sauvage lève le pouce en signe d'optimisme. Les autres sont contents.

Ils le sont sans démonstration, ni slogan politique. De cela, il ne parle d'ailleurs jamais. C'est étrange. À part eux, tout le monde parle de la politique. Même l'Homme anxieux n'était pas avare en prévisions diverses. Eux, jamais.

Ils ne parlent que d'opération, de stratégie, ou de la pluie et du beau temps. L'Homme sauvage a essayé parfois d'orienter la conversation, mais personne n'a accroché. Coup dans l'eau.

Coup dans l'eau.

L'Homme anxieux utilisait souvent cette expression.

Je la répète ici, car elle me rappelle les heures exaltantes du passé.

ET UN COUTEAU

Le mercredi, ils ont assuré le quotidien. Embarquement des voitures et organisation. Leur plan est suffisamment simple pour me laisser un espoir. Ils vont investir la ville, se pointer dans le resto pour leur provision d'otages. Le Rigolo s'occupera du ministre, ils s'enfermeront dans une voiture au centre de la place. Visible des banques. Les autres se partageront les otages et feront la tournée des gentils donateurs. Au moindre faux pas : *Pan*.

Élémentaire. Tôt dans la soirée, la Rouquine veille au repos de la troupe :

— Extinction des feux. Demain, on part à sept heures trente. On aura juste le temps de faire la route et de disposer les voitures.

Personne ne fait de commentaire. Ils se lèvent à sa suite.

Disciplinés comme une armée de baïonnettes.

Cette nuit-là pour la première fois, j'aurais aimé dormir, moi aussi.

Me reposer de questions assaillantes, obsédantes.

Reconstitué, le lien unissant l'Homme anxieux et l'Homme de goût ne conduit nulle part, mais ramène du passé des images qui se mêlent aux autres corps dans lesquels on m'a poussé, et à celui de la Rouquine dont on me tient éloigné. Je n'arrive plus à prendre du recul. J'écoute le souffle régulier de l'Homme sauvage avec jalousie. Les heures passent lentement, monotones. Pour me distraire, je refais les voyages imaginaires de l'Homme anxieux. L'Orient, la guerre, les bateaux et cette fausse maladie qu'il disait fatale. Tout me revient clairement. Je revois les visages de ceux qui l'écoutaient, et les yeux fascinés de l'Homme de goût, ses questions pertinentes, et ses doigts fins qui parfois effleuraient la main de l'Homme anxieux, comme s'il voulait toucher la légende avant qu'elle ne s'évanouisse.

Il était envoûté. Séduit. L'Homme anxieux a cru pouvoir lui voler son âme, alors que l'Homme de goût la lui abandonnait, comme un leurre, pour être sûr de lui prendre encore plus. Feinter pour l'emporter.

La nature humaine est étrange.

Enviable, sa liberté ne lui apporte pas grand-chose. Les grands choix de l'homme sont souvent médiocres, semblables à ceux qui me verraient accepter de vivre sous l'influence d'un couteau suisse dont j'écouterais, ébahi, le récit de ses campagnes scoutes. Au moins, ma dépendance, innée et définitive, m'épargne ces outrages humiliants. Le destin gouverne seul mon avenir. Choix heureux. De l'Homme anxieux à l'Homme de goût, à l'Homme sauvage. Et à ce qui m'attend encore, du merveilleux. Sûrement.

Quelqu'un a ouvert la porte de la chambre. C'est la Rouquine. J'aimerais pouvoir me redresser, un minimum, pour saluer son arrivée. Elle s'approche et tape doucement sur l'épaule du Sauvage :

— Réveille-toi !

L'Homme sauvage ne bouge pas, mais son souffle change de rythme. L'érotisme de la Rouquine manque d'exotisme et de chaleur.

— Allons, ouvre un œil !

— ... hein ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Il est six heures, il faut se lever.

— Déjà ?

Enfin !

— L'avenir appartient aux lève-tôt !

Cette remarque ne me concerne pas, mais annonce ces moments rares qui ont ma préférence. L'homme Sauvage s'étire, comme j'aimerais le faire.

— Je descends dans dix minutes.

Le Sauvage se prépare, sans aucune nervosité. Dans l'escalier, il croise l'Érudit aussi calme que lui. Finalement, en les voyant vivre, je me demande s'ils n'ont pas quand même un peu d'acier dans les veines.

Cela expliquerait bien des choses.

Le Rigolo est déjà dans la cuisine avec Cendrillon et la Rouquine. Toutes les deux s'enfilent de grandes tartines couvertes de confiture. Trois quarts d'heure plus tard, ils sont dans la remise. Ils hissent la malle, m'obligeant à avoir une pensée pour les futurs otages qui dorment peut-être encore. Ce matin, Messieurs les condamnés, évitez de vous fâcher avec votre femme ou vos enfants. Et

téléphonez à votre mère comme vous en aviez l'intention depuis huit jours. Ces bonnes actions vous aideront à passer les pénibles moments qui vous attendent aujourd'hui. Même l'Homme sauvage prend une arme. Je ne sais pas comment je dois interpréter cette offense. L'opération repose sur l'intimidation, certes, mais je ressens son geste comme un affront. Une trahison. Lui, plus que les autres, devrait pourtant savoir que c'est moi seul qui pourrais le sortir d'une situation délicate. Pas un bout d'acier vulgaire, mal ajusté, suffisant et capable de s'enrayer au plus mauvais moment. Maigre consolation, l'injure est confinée dans sa poche gauche. Loin de la cuisse contre laquelle je vis.

Le départ se fait dans l'ordre. La Rouquine et l'Érudit à l'avant de la première voiture. L'Homme sauvage et moi, à l'arrière. Dans le second véhicule : Jerrican, Cendrillon et le Rigolo. Premier objectif : disposer les voitures qui serviront à notre fuite. L'opération se déroule sans problème.

Nous marquons un dernier arrêt, à un jet de bazooka de la ville de ploucs. Les deux voitures ont été garées dans un chemin forestier, les deux autres nous attendent à quelques mètres. Il fait beau, et malgré l'heure matinale, on pourrait voir dans le tableau que nous formons, tous, une poignée de touristes partis à la découverte de la région. Assis à même le sol, les terroristes avalent des sandwiches jambon-beurre. Moments redoutés, car j'ai toujours la crainte d'être utilisé à des tâches communes. Section d'un pain, ouverture d'un pot de moutarde, ce genre de chose. Une peur heureusement adoucie par la certitude qu'ils n'oseront pas tremper ma lame dans le pot de moutarde, après m'avoir vu longuement tremper dans le corps d'un homme. Les êtres humains ont quelques principes.

La récréation ne dure pas, c'est l'heure de passer de la théorie à la pratique. En voiture, jeunes gens. L'avenir est entre vos mains, pleines d'armes et de mauvaises intentions. Jerrican vérifie les voitures qu'ils laissent derrière eux. Tournées dans le sens de la marche, portières non verrouillées, prêtes à foncer.

Avant d'embarquer, ils se cachent le visage sous de vastes turbans. Leur silhouette est dissimulée sous de longs imperméables. Ceux qu'ils avaient déjà mis, pour la virée dans la boîte de nuit. Les barbares sont de sortie et les ploucs ne sont pas près de s'en remettre. Ils peuvent me faire confiance.

Plus on approche de la ville, plus les chauffeurs accélèrent. Chaque tour de roues électrise l'atmosphère, et quand les voitures traversent la place, c'est du délire. Tout le monde est chauffé au maximum, tendu, violent. Efficace.

Les véhicules sont arrêtés au centre, et les quelques rares passants, égarés, regardent la troupe s'éjecter. C'est l'affolement. Jerrican et le Rigolo foncent vers la gendarmerie pendant que les autres courent vers le restaurant. Seule la Rouquine reste à l'extérieur, près des voitures, au cas où. En quelques secondes, la vie de la ville a basculé.

Dans le resto, l'Homme sauvage avance sans broncher, il me tient dans la main droite et le pistolet dans la gauche. Les deux font la différence, il a eu raison d'oser cette composition. À ses côtés, Cendrillon balance une rafale dans le plafond. Drôle d'ambiance. Les clients se massent autour de la table la plus éloignée de l'entrée. On reconnaît des hommes importants. Ceux qui ont l'argent et le pouvoir. Aucun remords. L'Érudit prend la parole, il crie pour s'assurer d'être entendu par l'assemblée :

— Nous sommes un groupe P. R. Retenez ces lettres ! Nous sommes prêts à tout. La raison de notre présence chez vous est simple, nous allons utiliser ces messieurs pour nous faire ouvrir les portes des banques. C'est l'argent qui nous intéresse, mais pour l'avoir, on est prêt à tout. (Il regarde chacun des hommes visés avant de répéter :) À tout. Présentez-vous.

À tour de rôle, les neuf hommes donnent leur nom sans s'attarder sur leur fonction, ce qu'ils feraient certainement dans d'autres circonstances. Cendrillon, derrière, commente par gestes. Elle lève le pouce quand le ministre ouvre la bouche. L'Homme sauvage s'approche :

— Toi, mon grand, tu viens avec moi.

Il le tient par le cou et m'appuie sur son visage. Comme je l'avais espéré, le pistolet est déjà retourné dans un pli quelconque du vêtement. L'arme, c'est moi.

Le Sauvage traîne le ministre vers la sortie du resto. Là, il retrouve le Rigolo à qui il confie la suite de l'opération :

— Enferme-toi avec lui dans la bagnole. Au moindre doute, tu tires. On a de la réserve...

Le Rigolo s'éloigne, poussant devant lui un ministre roulant des yeux affolés. En repassant devant le comptoir, l'Homme sauvage arrache les fils du téléphone :

— On y va. Que ce soit clair pour tous. Si un flic, un héros, ou un con montre le bout de son nez, vous n'avez plus de ministre, et on fait un carnage. Vous entendez, un carnage. Hommes, femmes et enfants, votre ville entrera dans la légende. On vous aura prévenus, faudra pas venir vous plaindre.

Il fait signe aux autres :

— Action.

Les huit otages sortent du resto, encadrés par Cendrillon, l'Érudit et Jerrican. La gendarmerie est apparemment neutralisée. Dès qu'ils arrivent sur la place, Cendrillon et l'Érudit partent avec deux hommes, la serviette encore autour du cou. Jerrican et l'Homme sauvage en prennent deux autres. La Rouquine aligne les derniers contre la vitrine du resto, et mitraille la façade juste au-dessus de leur tête. Vacarme très impressionnant. Ce qu'il reste d'otages est serré, les uns contre les autres, à genoux sur le trottoir, terrorisés.

Sur le même rythme, Cendrillon est partie vers la banque à gauche du resto. Nous (c'est-à-dire, moi, le Sauvage, Jerrican et les notables otages) traversons la rue vers l'agence bancaire située en face.

Jerrican défonce presque la porte en entrant :

— Veuillez tourner la tête. Il y a un ministre enfermé dans la voiture au centre de la place. Et deux gars, ici, en sursis pour ainsi dire. Vous avez trois minutes pour rassembler le pognon et me le donner.

La fille derrière la vitre pare-balles est livide. Pour la convaincre, Jerrican pousse l'otage contre la vitre. Il lui écrase le visage dessus, mais l'employée ne bouge toujours pas, alors il tire. La tête de l'otage explose couvrant les murs et le plafond d'une bouillabaisse dégueulasse. La vitre est maculée de lambeaux de chair et de cervelle, Jerrican en a plein sur le bras, mais il maintient le corps mutilé contre le guichet. Le spectacle est très impressionnant. Trop pour la fille qui disparaît sous son siège, évanouie. Par bonheur, son collègue est plus prompt. Il fourre l'argent des guichets dans un sac de sport publicitaire. L'Homme sauvage intervient :

— L'argent du coffre aussi. Puis vous ouvrez la porte et vous déposez le sac dans la salle avant de vous coucher par terre.

S'adressant à Jerrican :

— Je vous laisse, je vais en face.

Jerrican et son demi-otage ont la situation en main. Suffisamment pour que l'Homme sauvage aille faire le même coup à la Poste, sans l'épisode de l'otage coupé en deux, pas son genre. Dehors, on voit Cendrillon et l'Érudit passer dans la seconde banque. Timing parfait. On approche déjà de la fin. Derrière le guichet sans vitre de la Poste, l'employée anticipe la demande de l'Homme sauvage et remplit un sac de jute avec l'argent de son tiroir. Avant même qu'il lui ait demandé quoi que ce soit. Les nouvelles vont vite. Un regard de l'Homme sauvage suffit pour que la fille s'engage à ajouter l'argent du coffre. Le visage de l'otage, contre lequel je suis posé, se relâche un peu, mais son inquiétude est toujours perceptible. Sans prendre la peine de le rassurer, l'Homme sauvage s'empare du sac tendu par l'employée reconnaissante. Cendrillon et l'Érudit entraînent deux autres. Sur le trottoir, ils retrouvent Jerrican, sans sa moitié d'otage, mais avec deux sacs lui aussi. L'Homme sauvage regarde sa montre :

— Quatorze minutes, il faut s'en aller.

Cendrillon et Jerrican répartissent les sacs dans le coffre des deux voitures et embarquent dans la première, l'Érudit monte derrière. Ils partent. L'Homme sauvage se tourne vers la Rouquine :

— On se tire !

Et elle tire. Alors que le moteur tourne déjà, une volée de douilles s'abat sur les pavés. Le tir a décimé ceux qui étaient encore devant le restaurant. En s'asseyant sur le siège de la voiture, elle dit juste :

— Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Ce ne sont pas les autres qui vont la critiquer.

Et la voiture s'arrache.

Avec ce qu'il reste des autorités trouées, les survivants vont avoir de quoi s'occuper. À une distance raisonnable de la ville, la voiture ralentit, le temps d'éjecter le ministre. Livré dans son intégrité, moins la serviette de table prise par Jerrican pour s'essuyer le visage et la main.

Dans le chemin forestier, il ne reste plus qu'une voiture. Les autres sont déjà passés. La Rouquine aide à charger les sacs dans le coffre. Trois sacs de sport, plus celui de la Poste. Auxquels s'ajoutent les

quatre autres partis dans l'autre voiture. Ils ne vont pas mourir de faim. Quittant la voiture, ils enlèvent les turbans et les imperméables. Devenant tout de suite plus présentables. Surtout Jerrican.

On repart.

À mesure que l'on s'éloigne, l'inquiétude fait place au soulagement. Pas de perte, de leur côté. L'argent dans le coffre. Opération réussie. De mon côté, je regrette de ne pas avoir été mis en avant. Je regrette qu'il n'y ait pas eu plus de résistance. Surtout de celle qui incite à commettre des actes que l'on est parfois amené à regretter. Des gestes irréflechis, impulsifs comme celui qui a vu la Rouquine tirer dans le tas. Et qui aurait pu conduire l'Homme sauvage, dans un autre temps, dans un autre lieu, à scalper les survivants. Mais bon. Aujourd'hui, il faut être raisonnable.

Tout se passe bien.

Après l'ultime échange, nous roulons jusqu'à la planque. Sans rencontrer la moindre résistance. Pas de contrôle. Dans la remise, ils ressortent la malle. Religieusement, Cendrillon y empile les liasses de billets. Ça monte, ça monte. Par-dessus, ils déposent les armes encore chaudes et les sacs publicitaires pour faire couverture. Comme si rien ne s'était passé. Dans le salon, ils se racontent l'histoire telle que chacun l'a vécue. Le Rigolo provoque l'hilarité. Imité par Jerrican et son demi-otage.

Cendrillon en pleure.

Mes pensées vont aux vêtements qu'ils ont enfouis dans un trou de la remise. Au turban poisseux de sang. Aux imperméables imprégnés du liquide chaud, qui, au contact de l'air, va se durcir. Brunir. Souiller. Bientôt, l'un et l'autre seront indissociables et débutera alors le très lent processus de décomposition.

Unis à jamais.

Dans la maison, l'heure des informations réunit la bande devant la télé. Cette fois, non seulement ils font la une, mais ils occupent la presque totalité de la demi-heure. Quel spectacle. La place apparaît comme personne ne l'a jamais vue. Couverte de véhicules officiels. Gendarmes, ambulances, gyrophares en tout genre. Le show. Perdu dans les uniformes, le journaliste repêche le gérant du resto, qui raconte les premières minutes de l'opération, l'attente et le tir à la fin. Un officiel s'avance pour donner la version des autorités. Excellente synthèse du plan imaginé par la bande. Caractéristiques :

professionnalisme, rapidité, sang-froid et sauvagerie.

Objectifs atteints.

Arrive l'heure des bilans. La mine grave, l'officiel fait le compte : la fusillade finale a coûté la vie à un secrétaire d'État, à Monsieur le Maire (c'est sûrement lui qui va rafler le nom de la place). Deux autres personnes ont été grièvement blessées. Pronostic vital engagé. Et bien sûr l'otage abattu dans la banque. Là, c'est tellement énorme que l'officiel baisse un peu la voix. Parce que le type tué dans la banque, c'était le directeur de la banque d'en face. Ça ne s'invente pas ! On peut comprendre maintenant le manque de zèle de l'employée. Elle a dû croire à une concurrence déloyale. Énorme.

Dans le salon, c'est du délire.

Viennent ensuite les commentaires en studio. Les lenteurs des policiers. Prévenus quelques instants après le début des opérations, les renforts ont mis vingt minutes à réagir. Une enquête est en cours. Et puis, à nouveau, le rappel des précédentes actions P. R. La longue liste des victimes, et la difficulté pour les responsables de cerner les motivations du ou des groupes P. R.

Ils sont en retard d'une guerre. Leur analyse est mauvaise. Depuis hier, j'ai compris qu'ils n'étaient motivés ni par la Cause, ni par l'argent. Ces provocateurs sont des psychopathes. Des terroristes psychopathes. Une race que l'Homme anxieux aurait certainement aimé voir s'agiter.

De ce côté de la barrière, l'heure est aux congratulations. L'Homme sauvage se charge des conclusions :

— On a fait fort. Demain, je dois voir le Contact, on pourra se préparer pour samedi.

Jerrican précise :

— Tu nous diras s'il apprécie nos initiatives.

— Sûrement.

Sous l'apparente décontraction, je sens l'Homme sauvage tendu.

Demain la rencontre avec l'Homme de goût, celui qu'il appelle « le contact », apportera peut-être ce qu'il faut d'apaisement. Sauf à imaginer que de l'huile doive encore être jetée dans le feu, le brouillard va peut-être se lever.

Beaucoup d'incertitudes, encore.

DISCIPLINÉ

Il m'apparaît que l'Homme sauvage est le seul à penser. C'est l'impression qu'il donne. C'est aussi, peut-être, son rôle. C'est mauvais, ça, de penser tout seul. Ça flanque le cafard. Je suis bien placé pour le savoir.

Au moins, l'Homme anxieux, qui lui aussi croyait être le seul à cogiter, le faisait-il à haute voix. Longues litanies de phrases imprécises dont le ton et la forme ont séduit l'Homme de goût. Se découvrant ainsi des amours communes.

Ils s'entraînaient à parler de révolution. De grand soir.

L'Homme anxieux parti, il n'est plus resté que l'Homme de goût. Sa mégalomanie. Ses définitions. Sa révolution.

L'Homme sauvage n'est pas là par hasard.

Je vais le savoir, vite.

Nous sommes seuls dans la voiture, des moments que j'affectionne. J'en attends beaucoup et il m'arrive même d'imaginer que *quelque chose* pourrait se passer entre nous. Plusieurs fois, sa main a glissé sur sa cuisse, puis jusqu'à moi.

Je ne sais pas ce qu'il faut imaginer. Les images me manquent.

Les derniers instants du voyage sont plus agités. Nous roulons sur des chemins de campagne. À l'arrivée, je vois des arbres : c'est un bois ou une forêt. Comme la toute première fois où nous nous sommes rencontrés, l'Homme sauvage et moi.

C'étaient déjà des bois. C'était déjà de l'action.

Un mouvement que j'aimerais voir se prolonger, loin. Très longtemps. Pour toujours. À jamais. Je n'aimerais pas qu'il me rende à l'Homme de goût, chez qui je me suis beaucoup ennuyé. Après tout ce que j'ai vécu, ma hantise, c'est de me retrouver inactif. Oublié. Dans les moments d'angoisse, je me vois même parfois couvert de poussière. Visions prémonitoires, mais on n'en est pas là.

L'Homme sauvage est sorti de la voiture, il s'en éloigne de quelques pas. Aucun autre véhicule à l'horizon. Le ciel est bas, et la lumière du matin perce difficilement à travers l'entrelas des branches supérieures. Il fait froid.

— Bonjour !

L'Homme de goût est derrière nous, on ne l'a pas entendu venir. Je l'observe, satisfait. Je ne me suis pas trompé. C'est bien lui. L'ordonnateur, l'ingénieur terroriste, le manipulateur. Homme de goût. Chef d'orchestre. L'Homme anxieux a eu tort de me faire glisser le long de ses poignets si fins, m'obligeant à le trahir. Il aurait été mieux inspiré de m'enfoncer dans le cœur de l'Homme de goût. Seule solution pour étouffer une folie qui conduira, j'en suis sûr, à une nouvelle trahison. L'Homme de goût me séparera un jour de l'Homme sauvage. S'il ne m'oblige pas à le tuer.

Ce qui n'est pas impossible.

— Vous ne devriez pas porter cela si ouvertement.

En disant ça, l'Homme de goût me désigne du doigt.

— D'ordinaire, j'ai un long imper qui le cache. Vous devriez le savoir...

L'Homme de goût ne répond rien. L'Homme sauvage garde l'initiative :

— Pourquoi avoir pris l'argent ?

L'Homme sauvage est intelligent.

— Pour vous permettre d'assumer votre destin. Bientôt, vous serez autonome. Je n'interviendrai plus.

Mensonges.

— Autonomes, sauf que les informations traînaient à peine dissimulées.

— Il faut donner des armes à ses enfants pour les aider à grandir. Vous avez parfaitement réussi.

— Oui.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Attendez-moi quelques secondes.

Il disparaît derrière un bosquet d'arbres et revient, un sac de sport à la main. Il le tend à l'Homme sauvage.

— Contentez-vous de le ramener, certains dans le groupe savent

ce qu'il faut en faire.

— Et nous ? Nous n'avons plus de date de rendez-vous ?

— N'ayez pas peur. Vous devriez arriver à vous passer de moi. Mais je serai toujours là, derrière vous, prêt à vous tendre la main. Vous ne ferez pas d'erreur.

L'Homme sauvage le regarde longtemps dans les yeux :

— N'en commettez pas non plus.

Comme il est beau, le Sauvage.

L'Homme de goût ne se donne pas la peine de le remarquer.

— Adieu.

L'Homme sauvage prend le sac posé à ses pieds et retourne vers la voiture, sans un regard vers l'autre qui disparaît sous les arbres.

Nous faisons le chemin à l'envers. La tension, dans les muscles du Sauvage, ne s'est pas atténuée. Libéré de l'emprise de celui qu'il appelait son « contact » et qui, en effet, le pilotait comme une machine, il aurait dû être satisfait. Il ne l'est pas.

Dès que nous arrivons à la planque, la porte s'ouvre sur la Rouquine :

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, bien sûr.

Elle ne semble pas remarquer ce que porte l'Homme sauvage. Par contre, Jerrican le repère tout de suite :

— Ça, c'est pour moi.

L'Homme sauvage lui tend le sac. Il le prend, le soupèse du bras et fait un petit geste de contentement :

— O.K., je vais mettre ça dans la remise et je vous explique la prochaine action.

C'est bien. Leur fonctionnement est très autonome. Chaque action est supervisée par un responsable qui en connaît les moindres détails. L'autorité morale restant à l'Homme sauvage. Ultime rempart avant l'Homme de goût.

Si bien organisés, on croirait les voir s'agiter pour un jeu télévisé. Ils y croient peut-être, eux aussi. C'est ce qui leur permet de dormir. Cyniques, ils compteront les morts comme autant de solutions

apportées au problème de surpopulation planétaire. Après tout, l'obligation de délestage n'incombe pas qu'aux noirs ou aux jaunes. Un peu de blancs, fera prendre la mayonnaise.

Revoilà Jerrican.

— Vous allez voir, on va rigoler. On va se faire un petit feu d'artifice, rien que pour nous.

Cendrillon est ravie :

— Un ministère.

— Non.

— Le métro ?

— Raté.

L'Érudit joue aussi :

— Un grand magasin.

— Faux.

Alors tout le monde s'en mêle :

Gendarmerie. École. Voiture. Maison particulière. Avion. Autobus. Université.

Rien. Négatif, négatif.

Jerrican finit par lâcher le morceau :

— Station de Communications. Plus de télé, plus de satellites, téléphones brouillés. Action culturelle.

Cendrillon salive.

— Tu l'as dit : on va bien rigoler.

Pendant une heure, Jerrican explique la disposition des lieux, le plan d'approche. Une fois de plus, l'opération ressemble à une promenade. Personne ne s'inquiète. La station est sur une hauteur, loin des centres urbains. Juste entourée par quelques pylônes et quatre ou cinq soucoupes de réception satellites. Aucun problème. À peine une dizaine de techniciens. Sauf à imaginer un duel avec un tournevis, il faudra rester modeste. J'ai horreur de cela.

Le chambardement est programmé pour le lendemain à seize heures. Quatre heures avant une finale de football. Trop court

pour réparer. Suffisant, d'après Jerrican pour exciter une population entière.

Je demande à voir.

C'est déjà le lendemain.

Tout va très vite.

Au petit déjeuner, Jerrican rappelle le plan, le minutage, la tactique d'approche. On dirait des soldats. On dirait la guerre.

Cela ne m'amuse plus.

Deux heures plus tard, c'est la remise des armes. Et le triste spectacle de leur émerveillement. Des enfants, ce sont des enfants. Leurs petites armes chéries, leurs jouets m'exaspèrent. Pire, je leur reproche de les bercer avec tant d'innocence. De leur faire confiance. À eux, ces objets délicats. Qu'il faut graisser, démonter, ajuster, armer et qui s'encrassent au premier grain de sable. À l'inverse, nous ne demandons qu'un peu d'attention et d'affûtage.

Notre fidélité est alors sans égale. Nous, les armes.

Les vraies.

Une partie de la bande, armes comprises, est entassée dans une voiture qui prend la direction indiquée par Jerrican. L'Homme sauvage conduit. Cendrillon est assise à côté de lui. Derrière : Jerrican et la Rouquine. Deux couples qui se promènent.

Le Rigolo et l'Érudit suivent dans la seconde voiture.

Nous roulons pendant deux petites heures. L'Homme sauvage s'arrête sur le parking d'un hypermarché. Il rejoint la voiture conduite par l'Érudit :

— Faites un tour par ici, on va passer devant la station pour voir si tout est en ordre.

— O.K. On se retrouve sur la route d'accès. Dans une heure, comme convenu.

— Affirmatif.

Le Rigolo et l'Érudit sortent de la voiture et se dirigent vers le centre de bricolage. Nous reprenons la route. Après une ascension de plusieurs kilomètres, les arbres se font rares et dégagent la vue sur une succession de collines. Le sommet de l'une d'elles est

entièrement dénudé. Ce qui amuse Cendrillon :

— On dirait le crâne d'un chauve !

La Rouquine pouffe derrière :

— J'espère qu'il a de l'aspirine, ton chauve, parce qu'il risque de se taper une sacrée migraine.

L'Homme sauvage, plus sérieux, ralentit et se tourne vers Jerrican derrière :

— Tu ne nous avais pas dit que c'était un lieu d'excursion, t'as vu, il y a trois autocars, ça doit faire une centaine de personnes, minimum !

— T'inquiète, les visites s'arrêtent à trois heures.

— Oui, mais s'ils traînent dans le coin, pour profiter du paysage, on est cuit...

— Ils ne traînent pas, la visite est très chiant, après ça, ils n'ont qu'une idée, se tirer pour aller bouffer et boire. Je l'ai fait quatre fois. C'était à chaque fois pareil.

L'Homme sauvage accélère :

— Si tu le dis.

Nous tournons pendant une demi-heure avant de rejoindre l'Érudit et le Rigolo. Nous roulons encore un peu tranquillement dans la région, juste pour faire passer le temps. Et enfin, la Rouquine regarde sa montre :

— Bon, il est moins dix, on peut y aller, non ?

Les voitures se positionnent. Après la station, l'Homme sauvage longe les clôtures. Le chemin étroit est asphalté, et d'après Jerrican, il mène au parking des employés. Effectivement, trois cents mètres plus loin, il bifurque sur la gauche. Nous sommes maintenant entre le bâtiment de béton gris et le champ de pylônes et les antennes en tout genre, satellites et autres. Juste avant de sortir des voitures, ils enfilent leurs impers et turbans. Y compris Jerrican qui a récupéré son foulard imprégné de sang. Avec son sac, il file dans la prairie pendant que les autres se dirigent vers le bâtiment en béton. Déjà, la porte s'est ouverte et un garde sort en courant vers Jerrican :

— Eh là ! Vous ne pouvez pas pénétrer dans la prairie. Revenez !

Il sent les mouvements sur sa droite et tourne la tête juste pour apercevoir la bande qui longe le bâtiment derrière lui. La Rouquine

s'approche :

— Ne fais pas d'histoires, entre avec nous. Si je te dis P. R., ça t'aidera peut-être à fermer ta gueule.

L'Homme sauvage me glisse dans sa paume et s'avance vers le garde. Il me dresse vers lui :

— On a dit : *On entre*.

Et ils entrent. Le fait d'envoyer Jerrican en éclaireur était une bonne idée. En les heurtant de front, les membres du personnel risquaient de se réfugier dans le bâtiment-blockhaus, et il aurait fallu faire sauter la baraque pour les déloger. Dommage. Surtout pour eux. Alors que là, on entre comme dans du beurre.

Je n'y suis pas pour rien. Ma présence contre la joue du garde aide certainement à la manœuvre.

La Rouquine et Cendrillon font le tour des bureaux pour sortir les gentils travailleurs. Peut-être que l'un d'eux a eu le temps de lancer un S.O.S. On le saura vite. Déjà de l'extérieur nous parvient la première explosion. L'Érudit et le Rigolo poussent tout le monde dehors :

— Allons, ce serait dommage de rater le spectacle. Ne poussez pas, il y en aura pour tout le monde.

Le Rigolo fait le compte : onze.

Jerrican revient en courant :

— J'ai mis les charges sur les pylônes, ça va plier dans dix minutes. Je m'occupe de l'intérieur et on peut y aller.

L'Érudit fait courir son troupeau vers la prairie qui jouxte le parking de l'autre côté du champ de pylônes :

— Venez, pour une fois, on préfère qu'il ne vous arrive rien. On est de bonne humeur aujourd'hui. Alors faites un effort. Peut-être que cela ne durera pas.

Sous la menace des armes, les moutons avancent.

— Couchez-vous.

Tout le monde se couche, face contre terre, les bras sur la tête. L'Érudit rigole :

— Ce n'est pas une explosion atomique. Mettez-vous sur le dos.

Le Rigolo le rejoint. Ils disposent d'abord les hommes : deux en ligne, un parallèle, et deux autres perpendiculaires. Vu du ciel, ça

pourrait ressembler à un P. Ils font pareil avec les deux derniers hommes et les quatre femmes. En R cette fois. Puis, ils ligotent vicieusement les acteurs. Chaque cou est relié par un nœud coulant aux pieds de l'otage le plus proche. S'il bouge, son collègue est mort.

Exercice pratique de la solidarité.

Personne n'a bougé, personne n'a voulu se battre. Dommage.

C'est déjà la fin, Jerrican nous rejoint :

— C'est bon, on s'en va.

La Rouquine tire une longue rafale. Chez elle, c'est devenu une habitude.

Et on embarque dans les voitures.

Les roues de la voiture accrochent la route, lorsque le bruit d'une déflagration fait tourner les têtes. À leurs commentaires, je comprends que le bâtiment technique est détruit. Plus aucun pylône à l'horizon. En matière d'explosifs, Jerrican mérite sa réputation. La belle figure humaine aménagée par l'Érudit et le Rigolo a probablement été bousculée. Pas sûr que l'on puisse encore y lire quoi que ce soit.

L'Homme sauvage me tient toujours dans la main. Cendrillon est au volant, et chacun se tortille pour se débarrasser de son turban et de son imper. Pour avoir les mains libres, l'Homme sauvage glisse ma lame entre ses dents.

Sublime vertige.

Comme s'il savait que je n'attendais que cela.

PRÊT

Cela s'accélère encore. Nous sommes toujours dans la voiture, sur le chemin vers la planque quand la Rouquine annonce la suite du programme :

— Demain. Aider quelqu'un à franchir les portes du paradis. Il semblerait qu'il y soit très attendu...

C'est un boulot pour moi. Les bombes et les hold-up, ce n'est pas mon rayon, mais tuer un homme, je fais ça très bien. Je l'ai déjà prouvé.

— Et c'est qui ?

La Rouquine regarde le Sauvage, étonnée :

— Ça n'a jamais eu beaucoup d'importance...

— Justement.

La remarque refroidit l'ambiance de la voiture. Jusqu'à présent, personne ne s'était laissé aller à poser ce genre de questions. Ça sent la faille.

Il faudra veiller à rester sur ses gardes.

Arrivés à la maison, personne ne se précipite pour voir le résumé de leurs exploits à la télé, puisqu'il n'y a plus de télé. Ils savent pourquoi. À la place, ils se retrouvent dans la cuisine pour suivre les bulletins d'information diffusés à la radio. Temps de guerre. Les journalistes parlent d'eux, évidemment, mais aussi des milliers de supporters privés de leur sport favori. Dans ces conditions, même le match est compromis. Question d'argent et de sécurité. Plus d'informations dans les flashes qui suivront. L'Homme anxieux serait déçu, il s'était imaginé des conséquences plus importantes encore. Le problème est bien celui-là : ils pensent faire grand, mais ils font petit. Teindre l'eau de consommation, c'est petit. Mitrailler un groupe de notables, sagement alignés contre un mur, c'est petit. L'annulation d'un match de foot, c'est petit. Tout ce qu'ils font, reste petit. Mesquin, même. Sous leurs intentions, les motivations sont minuscules. Souvent égocentriques, aussi. Reflets de leurs phobies intimes. Le discours de l'Homme anxieux ne parlait pas de sa peur de mourir seul. Tout le cinéma qu'il a monté ne reposait pourtant

que là-dessus : ne pas mourir tout seul. Entraîner le plus de monde possible, se tenir chaud. Lui tenir la main.

L'Homme anxieux l'a fait.

Me laissant derrière lui, dernier témoin de ses prêches.

L'être humain ne vaut pas grand-chose. Son corps est poussière et ses paroles ont la consistance du sable. Triste sort que le nôtre.

Dans la maison, l'heure n'est pas à la fête non plus.

Le manège tourne désormais à la vitesse d'une centrifugeuse. À cette allure, il se pourrait que nous soyons bientôt tous expédiés loin de notre point d'ancrage. Catapultés. La prochaine action est fixée au lendemain, fin d'après-midi. Cela ressemble à une exécution en règle : deux voitures, tirs croisés. Aucune chance. Pas de rôle pour moi dans la distribution. Ils ne sortiront même pas de la voiture. Déplorables excès : ils ont perdu toute leur subtilité. Ce sont des tueurs, comme les autres. On s'éloigne de plus en plus vite de la noblesse qui me caractérise. Heureusement, il reste l'Homme sauvage. Il est trop tôt pour oublier les sensations extraordinaires vécues à ses côtés. Sans lui il serait temps pour moi de prendre un autre chemin.

C'est à nouveau la nuit. J'entends le souffle régulier du Sauvage. Les cuisses de la Rouquine ne m'inspirent plus. L'Homme sauvage est préoccupé, je le sens, même dans son sommeil. Ses muscles se tendent sans raison, ses paupières s'agitent. Comme celles de l'Homme anxieux à la veille de l'action. Quelques heures avant qu'il ne se serve de moi pour trancher les veines de ses poignets, il était agité, lui aussi. J'espère que le Sauvage ne m'obligera pas à glisser dans son corps. Sans tendresse. La seule façon de lui prouver mon attachement, c'est de ne pas le décevoir. Mais si cela devait se produire, j'espère que ma lame l'évitera.

— Alors, mon ami, c'est aujourd'hui le grand jour ?

Il m'a parlé.

Le Sauvage s'est adressé à moi comme si j'étais son égal.

Aucun canif ne pourrait se vanter d'une telle attention. La Vieille, la mère de l'Homme anxieux, quand elle m'avait récupéré après la

trahison, m'avait longtemps insulté. Et quand elle ouvrait parfois la boîte dans laquelle elle m'avait rangé, c'était toujours pour me dire des mots sales. Jamais une belle phrase rien que pour moi.

Homme sauvage, si tu me comprends, sache que je serai ton allié jusqu'à ta mort. Jamais tu ne le regretteras.

Il me lisse avec son pouce et me pose soigneusement contre lui.

La journée se déroule comme chaque veille d'action. Concentration, plan, et corvée suprême : inspection des armes. La Rouquine fait le point une dernière fois, juste avant le départ :

— La cible est facilement identifiable, elle sort par la porte latérale du Palais de justice tous les jours à dix-sept heures trente. C'est un homme grand, il a un long imperméable brun clair, des gants en cuir et une mince serviette sous le bras. Parfois, il tient un parapluie ou une canne fine. Mais jamais de chapeau. Il a les cheveux châtain clair et une moustache très mince.

Jerrican a quand même un doute :

— Il pourrait changer de porte ou d'imper...

— Les gens de droit sont ordonnés. Et les hauts fonctionnaires du ministère de la Justice, plus que les autres. Il sort toujours par cette porte, descend l'escalier de pierre et traverse le boulevard pour reprendre sa voiture dans le parking en face. Aujourd'hui, il le fera aussi.

Plus personne ne discute. Ils montent dans les voitures. Après une petite heure, ils s'arrêtent dans un grand complexe commercial. Des centaines de voitures sont garées, attendant leurs propriétaires. Quelle docilité. Je critique, je ne devrais pas : je suis comme elles. Je dois attendre, et me laisser diriger passivement. Une différence pourtant : elles sont sales, et elles puent.

Moi non. Sacré fossé.

L'Érudit et Jerrican descendent. Ils partent chasser le conducteur distrait. Celui qui laisse toujours sa portière ouverte, comme s'il tenait absolument à ce qu'on lui prenne son bien. Dix minutes plus tard, les chasseurs ont fait leur travail. Ils repassent, chacun au volant de belles voitures. En route.

Les quatre voitures filent en direction de la capitale. Là, elles s'engouffrent dans le parking souterrain d'un grand magasin. Chacun s'égare dans la grande surface, en attendant l'heure du départ. Ce sont les filles qui retournent chercher les voitures.

Les hommes et moi sortons côté rue, pour attendre nos carrosses. Jerrican et l'Homme sauvage embarquent avec la Rouquine. Elle traîne un peu pour attendre l'autre véhicule.

— O.K. On fait juste un arrêt, là-bas (elle désigne l'entrée d'une impasse), le temps de prendre les armes.

Tout se passe vite, comme si les gestes avaient été maintes fois répétés. Les impers et les turbans sont revenus en même temps que les armes. Dans les voitures, c'est la phase préparation moins une. Chacun veille à s'ajuster. L'Homme sauvage ne m'a pas mis entre ses dents. Certains plaisirs sont rares.

— On y est. Dix-sept heures vingt-cinq. Temps de se mettre en place sans éveiller les soupçons.

L'Homme sauvage glisse sa main vers moi et me dépose à côté de sa jambe, sur le siège.

La voiture de Cendrillon est garée en face de nous, un peu en biais. La Rouquine se tourne vers l'Homme sauvage :

— Prends le volant, je ne veux pas rater ça.

L'Homme sauvage sort et contourne la voiture.

Il n'aime pas les armes à feu. Il est comme moi.

À vingt-neuf, ils dissimulent leur visage sous les turbans. Heureusement, la rue est étroite et peu fréquentée. De notre poste d'observation, on voit la lourde porte s'ouvrir en haut des marches. Une main se glisse dans l'ouverture et la pousse plus largement. Une ombre s'avance.

Les voitures et leurs occupants piaffent d'impatience.

Un homme apparaît en haut des marches.

Les voitures bondissent. Les armes crachent. L'homme s'écroule à l'instant où un autre homme apparaît très vite, comme s'il voulait retenir celui qui l'a précédé. La scène se fige sur l'acier de ma lame. L'homme qui s'arrête en haut des marches, c'est l'Homme de goût, il a un long imperméable brun, une serviette sous le bras, ses gants en cuir. Et le corps stoppé dans son élan, comme s'il voulait rattraper le temps et s'interposer devant celui que les balles viennent d'atteindre

alors qu'elles ne lui étaient pas destinées.

Un simple regard à la silhouette effondrée suffit à faire la différence. Le mort est petit, vêtu d'un manteau sombre. C'est un autre. Ils ont raté la cible.

Jamais un couteau n'a commis une telle erreur.

La voiture de Cendrillon est déjà loin. Ils sont partis, ignorant la faute.

Dans notre voiture, la Rouquine a compris. Elle sort de la voiture pour finir le travail. Première erreur. L'Homme sauvage tente de la retenir. Notamment parce qu'il a vu, juste derrière l'Homme de goût, un homme en uniforme vert qui pointait le canon d'une arme dans notre direction. Personne n'avait évoqué la présence de gardes armés. Deuxième erreur. Des coups de feu sont tirés.

La Rouquine s'effondre, touchée trois fois.

En écho à ce désastre, Jerrican, arrose l'uniforme d'un tir de mitraillette qu'il ne se donne même pas la peine d'ajuster. Il vise aussi le corps de la Rouquine.

Décidément, ces gars n'ont aucune élégance.

Effroi dans le parking quand l'Homme sauvage suggère de laisser toutes les armes dans une voiture et d'y mettre le feu. Déjà, il délace l'étui noué autour de sa cuisse. Mais à la dernière minute, il me glisse dans sa ceinture, contre son dos nu.

De justesse.

Ils courent maintenant vers l'autre voiture garée près de la sortie. Loin de l'incendie qu'ils viennent d'allumer. Jerrican s'installe au volant. L'Homme sauvage à côté. Il allume déjà la radio pour prendre les nouvelles, ses doigts cherchent la fréquence et règlent le volume du son. J'ai peur de le blesser. Premier flash d'information alors qu'on s'engage sur l'autoroute. C'est du direct :

« ... il semble déjà acquis que la personne visée dans l'attentat était Monsieur Édouard Coulanges d'Essart, Premier Magistrat. C'est en effet lui qui chaque soir franchissait cette porte à dix-sept heures trente. Il n'a eu la vie sauve que grâce à un concours de circonstances extraordinaires qui ont malheureusement, faut-il le rappeler, coûté la vie à un huissier du Palais sorti plus tôt pour des raisons familiales. Un policier s'est également courageusement interposé, touchant mortellement l'un des

terroristes alors qu'il s'apprêtait à tirer une nouvelle rafale. Nous venons d'apprendre que ce terroriste pourrait être une femme. Il ne fait aucun doute que cette attaque doit être reliée à toutes celles commises ces jours derniers et signées P. R. D'autres informations dès que nous aurons plus de précisions. À vous les studios. »

— On a bien fait de tout laisser sur place.

Jerrican hésite.

— Sauf que si on se fait poisser, on n'a rien pour se défendre.

— Tu oublies que sans armes, personne ne peut nous poisser.

— Sauf que...

— L'important, c'est de se tirer. On a déjà perdu beaucoup trop de temps.

— Par la radio, les autres sont au courant maintenant. On doit faire le point. C'est urgent.

Il a raison.

S'il est malin, il sait ce qu'il lui reste à faire : se séparer. Partir.

Il est temps, pour nous, d'avoir une vie plus intime. Et, puisque les cuisses de la Rouquine ne sont plus qu'un souvenir, il faut se faire violence et s'en aller.

J'espère que le Sauvage le sait et qu'il le fera. Fissa.

Jerrican attire l'attention de son voisin :

— Regarde, les flics sont sur le pont. Ils surveillent le trafic.

— Cool, rien dans les poches.

Rien dans les poches... C'est gentil pour moi.

Ils ne disent plus rien. De temps en temps, Jerrican cherche des flashes d'info à la radio. Mais les journalistes ne font que répéter ce qu'ils annonçaient tout à l'heure. La Rouquine n'a pas encore livré son secret, l'huissier est toujours mort et le Premier Magistrat sauvé miraculeusement. Si Jerrican semble plus détendu, le dos du Sauvage trahit sa nervosité. On sent le feu à l'intérieur. C'est la rage.

Quand l'Homme anxieux m'a obligé à le trahir, ma lame a gardé

la chaleur de son sang très longtemps, moi aussi je l'avais alors, la rage. Celle d'avoir été contraint de tuer celui par qui j'existais. Cruelle infidélité.

Le Sauvage a ce genre de préoccupation.

Lui aussi a reconnu l'Homme de goût. Il pense à leur dernière conversation : « *bientôt, je ne serai plus là* », « *vous devrez assumer seul* ». J'aimerais être près de l'Homme de goût, et deviner ses pensées et les raisons qui l'ont conduit à mettre en scène sa propre mort. Si son intention était pure, elle ne manque pas d'une rigueur, d'une classe, et d'une distinction un peu hautaine qui ne me laissent pas indifférent.

Mais je crains qu'il ne s'agisse d'autre chose.

Mégalomanie, encore.

Cette maladie qui a eu raison de l'Homme anxieux qui, lui aussi, aurait voulu être quelqu'un d'autre. Comme moi ? Je ne veux pas y penser.

Dans la voiture, Jerrican essaye plusieurs fois d'engager la conversation, mais le Sauvage n'embraye pas. Il glisse sa main dans son dos, pour me sortir de ma position inconfortable. Jerrican le regarde :

— Comment tu peux te trimballer avec ça dans le dos ?

Le Sauvage me sort de l'étui.

— Parce que j'aime ça.

Mais jamais autant que moi !

La voiture s'arrête devant la maison devenue familière. L'autre véhicule est déjà rangé devant. Personne ne sort pour nous accueillir. Dans la cuisine, les regards sont hostiles. L'Érudit attaque le premier, prenant l'Homme sauvage comme cible :

— Pourquoi vous n'êtes pas partis tout de suite ? La consigne, c'était de s'arracher immédiatement.

— La consigne c'était de tuer quelqu'un. On ne l'a pas fait.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Les journalistes racontent peut-être des conneries pour nous obliger à revenir et à tomber dans leur piège.

— Négatif. C'est pour ça qu'elle a voulu sortir de la voiture.

Jerrican ajoute, un peu agressif :

— Tout le monde savait qu'on ne partait pas pour une balade dans les bois. Elle le savait aussi.

Son intervention renvoie chacun dans son coin.

Je ne miserais rien sur leur avenir commun. Rien.

À L'ACHEVER

Sans doute parce qu'ils ne savaient pas où aller, personne ne se décidait à partir. Jusqu'à présent, tous leurs actes avaient été dictés. Les informations leur parvenaient sans qu'ils doivent aller les chercher. Ce jour-là, ils avaient des têtes de mitrailleuses sans munitions. Faussement dangereuses.

Sauf le Sauvage, évidemment.

Pourtant, c'est l'Érudit qui fait le premier pas :

— Notre salut c'est la dispersion. Il ne faut pas qu'on reste ensemble.

Le Rigolo, plutôt discret ces derniers temps, met les pieds dans le plat :

— Et l'argent, et ce qui reste des armes ?

L'Érudit a réponse à tout :

— On partage. Chacun joue son joker.

Ce genre d'attitude, à notre échelle, cela donnerait des milliers de baïonnettes sortant des tranchées et jouant personnel au premier coup dur. Ou une armée de sabres et d'épées, unijambistes métalliques préférant la fuite au combat. Impensable. Notre code nous interdit cette lâcheté. Nous servons, tuons, menaçons, même dans les mains ennemies. Leur réaction, si elle ne me surprend pas, me dégoûte un peu. Ils sont toujours opérationnels, armés et unis, mais ils choisissent la désertion.

Méprisables.

La chair est faible.

L'Érudit et le Rigolo sont partis chercher la malle dans la remise. Avec Cendrillon, ils font de beaux tas, bien égaux. À côté, Jerrican aligne les munitions par types d'armes. Puis ils se partagent le tout. La part de l'Homme sauvage reste seule sur la table. Sans munitions.

Cendrillon explique :

— On a pensé que les armes ne t'intéresseraient pas...

— Non.

Chacun reste debout, un peu gêné de la précipitation. Puis rapidement, ils se répartissent dans les voitures. Cendrillon et Jerrican partiront ensemble. L'Érudit propose au Rigolo de le déposer quelque part, ou de partager la voiture quelque temps. Enfin ils se tournent vers l'Homme sauvage :

— Et toi ?

— Merci. Je me débrouillerai.

— Tu ne veux pas qu'on te sorte d'ici ?

— Non.

Personne n'insiste. Ils partent simplement. Loin de ma vie.

L'Homme sauvage et moi, seuls.

Dernier homme et dernière arme.

Dernière ligne droite, aussi. Mais quel avenir dans ce désert ? Les autres ont eu raison de le rappeler. Nous sommes entourés de bois, de ronces, de prairies, d'hostilité. La situation ne me déplaît pas tout à fait parce que nous sommes ensemble. Le reste...

L'Homme sauvage m'a posé sur la table. L'atmosphère est chargée des humeurs négatives de ceux qui sont partis les premiers. Même la fraîcheur du soir est différente, plus piquante. L'Homme sauvage redescend les bras chargés. Il dépose à côté de moi une couverture roulée, trois pulls et un sac à porter sur le dos. Maintenant, il fait le tour de la cuisine, ramenant tout ce qui peut être avalé. Sans être visionnaire, je devine que l'Homme sauvage prépare une traversée solitaire.

Mes inquiétudes sont vives, car ce genre d'expéditions nous obligent, souvent, à assumer des rôles auxquels nous ne sommes pas préparés. Ouvrir des boîtes métalliques. Jouer le rôle d'un tisonnier, de couverts de table. Parfois les deux. On est loin du confort de la soie. Mes espoirs reposent sur les épaules du Sauvage, j'espère qu'il sera à la hauteur de mes idéaux.

Quelle galère !

L'Homme sauvage a bourré le sac avec l'argent, les pulls et les

vivres. La couverture est attachée dessus. Il est allé plusieurs fois dehors, puis est revenu. Je le vois passer et repasser. Il est inquiet, cela se voit. Avec raison. Si un membre du groupe se fait piquer, même pour excès de vitesse, la partie sera finie. L'histoire sera jetée en pâture aux policiers et à leurs collègues journalistes. Ils n'en feront qu'une bouchée. Sauf que l'Homme sauvage n'a pas l'intention de tomber.

Moi non plus.

Nous passons la nuit dans la maison. Le Sauvage s'est allongé sur le canapé, le sac à ses pieds et sa lame préférée dans l'étui, contre sa cuisse. Vigilant.

J'attends.

Dès l'aube, il se lève, retourne dans la cuisine pour manger. Il avale tout ce qui reste dans le frigo et les armoires. Ou presque. Prêt, il jette le sac sur son épaule, ferme toutes les portes et les fenêtres, rabat les volets et commence à marcher.

Les premiers kilomètres, le balancement contre sa cuisse fut agréable. Mais à mesure que les heures passent, son pas devient plus lourd et les chocs dans ma lame plus violents. J'aimerais être contre son dos. Avec l'effort, il doit être couvert de sueur. Chaque goutte salée s'insinuerait en moi. Cela m'aiderait.

À la place, je suis coincé dans une peau de bête, tannée depuis des années, et à travers laquelle je perçois le mouvement de sa cuisse. Lointain. Sans plus.

La journée s'est perdue dans ces pas. Longue marche et courtes haltes.

À la tombée de la nuit, il a déroulé la couverture et s'est allongé dessus. À même le sol. À la dure, alors qu'il a dans son sac de quoi se payer les meilleures chambres d'hôtel. De quoi, même, exiger des draps de satin. Lui, le Sauvage. Le même qui a marché toute la journée comme un vagabond et qui dort maintenant sur un sol froid et humide, à peine protégé par une couverture de laine. Ce comportement invite à la méfiance. Comment se fier à un ensemble de molécules aux réactions si aléatoires, illogiques, parfois ? Chez nous, de tels agissements nous condamneraient à la décharge par manque de fiabilité. Un défaut qui, d'ailleurs, fait peur aux hommes prudents. Ceux-là se détournent des mécaniques compliquées et

nous adoptent.

Raison pour laquelle, ils me garderont un jour entouré de matières aussi précieuses que moi. Un jour prochain.

Ici, sur terre. Dans ce fouillis de branches et de haies abandonnées, le deuxième jour ressemble au précédent. Et le troisième aussi.

Le quatrième, l'Homme sauvage n'a pas attendu la nuit pour dérouler sa couverture. Et, pour la première fois depuis qu'il a quitté la maison, sa main m'a cherché et m'a ramené le long de sa cuisse. Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il était passé de l'autre côté. Dans cet univers où la raison n'a pas toujours son mot à dire. L'éclat de ses yeux l'avait trahi, à la différence de sa main, toujours aussi ferme, de ses doigts, de sa paume, toujours aussi chauds. De son poignet, souple comme avant.

Je retrouvais des gestes familiers, mais tout avait changé.

Le Sauvage habitait désormais un territoire autour duquel l'Homme anxieux avait longtemps tourné avant de s'y engager. À travers son regard, je voyais les vents violents qui balayaient sa conscience. Je vois les mêmes dans le regard du Sauvage aujourd'hui. Je peux agir. Avec l'Homme anxieux, j'avais commis l'erreur de le laisser deviner la force éternelle de mon acier, je pensais le rassurer, lui permettre de se ressourcer, au contraire je l'avais achevé. Sa faiblesse lui était apparue si clairement, qui avait préféré me frotter contre lui. Plusieurs fois pour que l'acier pénètre la chair et laisse passer le sang. Puis il avait attendu, calmement, que la vie s'en aille. Ce souvenir cruel me poursuit encore.

Depuis, j'ai appris à supporter les séparations douloureuses. Séparations inévitables, puisque le propre de l'homme est de s'en aller et le nôtre de lui survivre. Il faut se concentrer sur ce que l'on veut le plus. Or, ce que je veux le plus, ce n'est pas sauver l'Homme sauvage, ce n'est pas ressusciter l'Homme anxieux, ni me venger de l'Homme de goût. Ce que je veux le plus, c'est la garantie d'un exil doré.

La boîte de bois précieux et le satin doux.

Si possible dans un cadre prestigieux, d'où l'on me sortira pour

des exhibitions ou des spectacles aux charmes violents. Très loin de ce paysage humide dans lequel j'y pense aujourd'hui. Lorsque le Sauvage, barbu et sale, se penchera vers moi, c'est cette image que je dois refléter. Cet espoir de tranquillité.

Le calme paisible de la réussite.

Surtout, ne pas le provoquer.

Concentré, je capte les derniers lambeaux de lumière. Ils glissent le long de ma lame. De la pointe à la base serrée dans le bois sombre. Fine et infinie. Contraste de l'acier froid et du bois chaud. L'alliance décuple notre force. Chacun apportant la richesse, la mémoire des matières nourries de la terre. L'homme ne vit qu'en surface.

Le Sauvage ne bouge pas.

Il me regarde. Je ne suis plus un objet.

Le cinquième jour, le Sauvage ne marche pas.

Il m'a remis dans mon étui. J'espère qu'il ne se trompe pas.

Ce matin, j'ai eu une pensée pour l'Homme de goût, et pour le tiroir dans lequel je suis resté si longtemps, à un siècle de cette forêt humide. Cette pensée ne vient pas par hasard. Le Sauvage ne peut ignorer l'Homme de goût.

Le face-à-face ne sera pas évité.

Sixième jour. L'humidité de la fin de la nuit ne disparaît pas. Il pleut. S'il n'y avait le souffle de vie que je sens à travers le cuir de l'étui et le tissu du pantalon, j'aurais peur pour le Sauvage. Et pour moi. L'éternité dans cette forêt serait extrêmement pénible, même accroché aux restes de l'Homme sauvage.

Le septième jour, il s'est levé, a rassemblé ses affaires et s'est remis en marche. Sans me sortir. C'était peut-être mieux pour tous les deux. Je ne voulais pas le voir encore plus sale et plus barbu. Sans doute aussi, s'il a retrouvé ses esprits, préférera-t-il éviter de croiser son image dans le reflet de ma lame. Nous attendons.

Sa marche est plus assurée.

Ses pas sont plus appuyés, plus francs. Il sait où il va et je lui suis reconnaissant de vouloir y aller avec moi. Même reconnaissance éternelle parce qu'il ne m'a jamais utilisé pour ouvrir ses boîtes ou couper son fromage.

C'est un homme bien.

Le soir du septième jour, le sol n'était plus le même. Les pieds du Sauvage ne s'enfoncent plus dans le sol mou des bois ou des prairies. On devine la résistance ferme de l'asphalte. Cette nouveauté me remplit de joie.

Deux heures plus tard, après m'avoir réinstallé contre son dos, ma place préférée, il est entré dans un bar ou un café. Ça sentait la graisse et le tabac noir. Personne ne s'est arrêté de parler quand le Sauvage a refermé la porte, preuve que l'on devait être dans un relais routier, ou un endroit similaire où l'aspect n'a pas grande importance. Le Sauvage a commandé une bière qu'il a bue d'une seule traite avant de partir s'enfermer dans les toilettes. L'eau a coulé longtemps avant qu'il n'ouvre son sac pour prendre un pull et une poignée de billets.

Nous sommes sur le bon chemin.

Je ne me souviens plus très bien de l'itinéraire, des magasins, des repas, j'ai vécu cela de loin. D'abord contre le dos du Sauvage et depuis quelques heures dans un étui de cuir plus souple et plus chic qu'il vient d'acheter, sans l'ajuster à lui. Pas encore. L'odeur du luxe et le doux frôlement du tapis quand il est entré dans la chambre me sont tout de suite devenus familiers. J'étais enfin chez moi.

Un employé de l'hôtel nous accompagnait :

— Je dépose votre valise sur le lit ?

— Oui. Merci.

Réponse du Sauvage. Voix basse et chaude. Lui aussi m'est revenu.

Nous nous habituons avec plaisir au faste et à la volupté. Il s'est

acheté deux nouveaux étuis à couteau. Un à porter contre sa cuisse, comme il l'a fait si longtemps. Et un second, plus compliqué, qu'il ajuste contre son torse, me portant alors couché contre son sein gauche. J'adore cela. Sentir sa peau et ses muscles. Toutes ses émotions. Comme ce soir.

Le temps passe doucement. Le Sauvage est resté au bar de l'hôtel une bonne heure, détendu. Échangeant quelques mots avec sa voisine. Ils sont maintenant assis en tête à tête dans le restaurant du dernier étage. J'écoute le Sauvage parler, je le reconnais à peine. Il raconte des épisodes de sa vie tout à fait imaginaires. Cela me rappelle de mauvais souvenirs. Il me fait peur, un sentiment que j'atténue en me rappelant la complexité des rapports entre les hommes et les femmes. N'empêche, je vis dans la hantise d'une ressemblance avec l'Homme anxieux. Et d'une fin, terrible, qui me serait imposée.

Dans l'ascenseur qui les ramène au bar, le corps de la femme, jeune et souple, se frotte à moi, pressé contre le torse de l'Homme sauvage. J'apprécie.

Le Sauvage entraîne la jeune fille dans sa chambre. Elle le déshabille, pose ses paumes, légères, contre son torse. Me voit. Son petit mouvement de recul me comble et m'attriste :

— Oh !

— Ne t'inquiète pas, c'est un souvenir d'enfance.

— Mmmm.

Il a raison de dissimuler la vérité, de ne pas avouer que je suis bien plus qu'un objet de séduction. Elle m'a pris entre ses doigts, peau tendre, et m'a installé sur la table de chevet. La suite ne me concernait plus. Spectacle de corps mêlés.

Halètements de plaisir, de puissance.

Émotions que j'aimerais pouvoir exprimer, moi aussi. Parfois.

Le lendemain, la fille était déjà sortie de notre vie.

Ce matin, le Sauvage s'est levé plus tard, il est resté plus longtemps sous la douche et il s'est occupé de moi. Il a posé, sur le plateau de la commode, une pierre d'affûtage et l'huile. Il m'enduit et me frotte. De petits mouvements tournants, en avant, en arrière. Précis et souples. Le contact de l'huile et de la pierre me fait du

bien. Je m'y abreuve et me forge ainsi une nouvelle jeunesse. Un bonheur.

Tant que nous sommes restés à l'hôtel, le comportement du Sauvage me semblait cohérent. Rien ne nous pressait. Il prenait son temps pour tout. Sauf ce matin. Avant d'enfiler son pull, il ajuste l'étui de cuir souple contre sa poitrine et me glisse dedans. D'ordinaire, j'aime la proximité du centre de la vie, l'écho de son cœur et l'ondulation de ses muscles à chacun de ses mouvements. Pas aujourd'hui.

Nous sommes partis.

Les bruits de la ville m'ont enveloppé dès les portes franchies. Les voitures, les talons contre les trottoirs et la rumeur imprécise, caractéristique des milieux urbains. Un univers nous sépare du territoire humide récemment traversé. En ville, même le rythme de son pas est différent, comme s'il marchait plus droit, torse en avant. Je ne sais encore rien de ses objectifs. Tour à tour, nous marquons l'arrêt dans un café, un restaurant bruyant ce midi et des magasins l'après-midi. Longue errance, silencieuse, qui m'amène à regretter le petit groupe éclaté. Il régnait alors une euphorie électrique que je ne retrouve plus. Le Sauvage est devenu moins barbare. Moins exubérant. Triste. Ce que j'ai gagné en confort, je l'ai perdu en émotions.

Inévitable, un doute s'impose : parce qu'il s'accompagne d'une cruelle solitude, le coffret de bois précieux n'est peut-être pas le paradis rêvé.

L'autre jour, dans la forêt, j'ai sûrement eu tort de voiler l'attrayante férocité de ma lame. Au contraire, j'aurais dû la renforcer. Si je l'avais fait, tout serait fini aujourd'hui. Quelqu'un m'aurait repris. Une autre aventure aurait commencé.

Je suis perdu.

Le Sauvage s'est à nouveau arrêté.

Autour de nous, la circulation est moins dense.

Il respire lentement, chacun de ses muscles est tendu comme un arc.

Volontairement, il laisse tomber le journal qu'il tenait à la main. Il se penche pour le ramasser et me laisse voir, par l'échancrure de son pull, un coin de bâtiment qui ne m'est pas inconnu. Comme m'est familière la silhouette de l'homme qui apparaît en haut des marches : l'Homme de goût.

Le Sauvage n'a donc rien oublié ! Quel soulagement.

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

Outre le bois précieux, la soie, l'attention, j'aimerais aussi voir ma lame habillée d'un manche serti de diamants. L'ensemble inviterait à la vénération. Précieux bijou que personne n'utiliserait jamais à des tâches secondaires. Je serais exposé. Envie. On aimerait mon image, mélange de douceur et de brutalité. Ce qu'aimait déjà l'Homme anxieux et qu'haïssait tant sa mère. La Vieille.

J'ai besoin de ces regards. J'ai besoin de sentir la peur et l'envie de la violence. Mais ça ne suffit pas, il faut des hommes comme le Sauvage pour assumer le geste jusqu'à son terme. Empoigner fermement un manche de bois et planter la lame dans le corps d'un ennemi. C'est notre seule raison d'être.

J'aimerais briller pour lui.

J'aimerais lui offrir le luxe et les diamants, promesse d'éternité. L'Homme de goût est revenu dans les pensées du Sauvage. Après avoir redouté l'inaction. Maintenant, j'ai peur que cette ultime opération ne nous éloigne du bois précieux et du satin. Peur. Amour. Envies. Regrets.

Les moments où j'aimerais éprouver les sentiments d'un être humain sont de plus en plus rares. Avec l'Homme anxieux, je vivais par procuration ses plaisirs intellectuels et charnels, j'étais continuellement à l'écoute des sensations qui le traversaient. Parce que je découvrais la vie. Depuis, j'ai eu la chance d'apprécier ma propre force et jouir des sensations de ma race. Je sais aussi que l'immortalité préserve de bien des fragilités. Obligatoirement pressé, l'homme commet des erreurs. L'acier ne dévie pas, mais, hélas, il a besoin de l'homme qui, lui, parfois hésite.

Cercle infernal.

Le Sauvage est un bon guide. Et l'Homme de goût intelligent puisqu'il m'a mis entre ses mains.

Le combat sera de qualité.

Certainement à la hauteur des affrontements d'honneur d'il y a si longtemps. Quand le Sauvage me plantera dans le corps de l'Homme de goût, ce qu'il fera, j'en suis sûr, j'éviterai de le mutiler. Lui prendre la vie suffira.

Après, il restera le Sauvage et l'avenir doré qui s'ouvrira à nous.

L'ivresse de la richesse. Et, peut-être, de belles cuisses blanches à caresser...

LA TRAQUE

L'Homme sauvage est soulagé. Sa démarche est moins familière, comme s'il accordait son pas à celui d'un autre. L'Homme de goût ? Certainement.

Nous le suivons quelques instants jusqu'à un endroit sombre et rempli d'échos. Le parking dont la Rouquine avait parlé, sans doute aussi. Le Sauvage fait demi-tour.

Il a retrouvé le pas vif et long que je lui connais.

Passage à l'hôtel. Le même, mais le Sauvage ne s'attarde pas devant les distractions proposées par l'établissement. Il les utilise à peine.

Son esprit et sa concentration appartiennent à l'Homme de goût.

On y est presque.

Ce midi, le Sauvage a loué une voiture. Promenade d'une heure et arrêt devant un restaurant. Centre-ville. Pendant le repas, une télévision diffuse les infos. Les terroristes sanguinaires n'occupent plus que le quatrième titre. Rien de nouveau, mais, trois semaines après les faits, le journaliste rappelle les faits.

Chaque mot me fait vibrer. La station de pompage. L'assassinat quelques jours avant. La boîte de nuit. Les banques. La centrale. Des émotions inscrites à jamais dans ma lame et qui adouciront les temps infinis. Lit de satin, si tout va bien.

Dès que le Sauvage aura affronté l'Homme de goût.

Aucun des membres de la bande n'a été repéré et les milieux judiciaires et même militaires redoutent une nouvelle attaque P. R. Ils ont tort. La prochaine opération est strictement privée. Un truc d'hommes et d'honneur, que je suis le seul à pouvoir comprendre. Dans un magasin proche du restaurant, le Sauvage achète un imperméable. Ces préparatifs perturbent mon attention. Seule consolation, je n'aurai pas à subir la fastidieuse révision des armes noires. Petit bénéfice.

Le Sauvage est retourné à l'hôtel.

Il m'enlève de l'étui qu'il porte contre sa poitrine pour me remettre dans celui qu'il vient de fixer le long sa cuisse. Il ne fait rien d'autre.

Deux heures plus tard, nous sommes à nouveau dans la voiture.

Nous suivons l'Homme de goût, que j'ai vu monter dans un autre véhicule. Après quelques kilomètres, il s'arrête devant un immeuble dans lequel nous entrons à sa suite. Les matériaux sont de qualité. Les parquets de l'entrée craquent sous notre poids. Dans le hall, l'ascenseur occupe la partie centrale, l'escalier s'enroule autour de lui. Le Sauvage guette. Il monte doucement les marches, une quarantaine.

Sur les paliers, les parquets sont recouverts de tapis. Bruits de pas étouffés. J'aimerais finir mes jours ici.

Le Sauvage s'arrête devant une lourde porte de bois plein. Je suis déjà en condition. Prêt. Mais le Sauvage fait demi-tour. Il redescend. Prend sa voiture et retourne à l'hôtel. Incroyable. Il ne va pas laisser tomber maintenant ?

Les heures suivantes sont une torture. Que sera ma vie s'il m'abandonne ici ? Qui me prendra après lui ? J'imagine le pire. Tard dans la nuit, le Sauvage reprend ses esprits. Même chemin en voiture. Même immeuble. Le Sauvage en fait le tour pour repérer l'accès aux sous-sols. Dans le couloir des caves, je retrouve les odeurs de l'endroit où était entreposée la malle dans laquelle je suis resté *si longtemps, coincé entre une grenade et une kalachnikov*. Dans sa main, le Sauvage tient une longue tige de fer dont il se sert pour forcer l'entrée des escaliers de service.

Plus étroit que les autres.

Sans tapis.

Le Sauvage monte jusqu'au troisième étage.

Je suis dans sa main quand il franchit les portes de l'appartement de l'Homme de goût. Absent. Je reconnais la fenêtre, les meubles, je devine l'emplacement du tiroir dans lequel doivent encore moisir le stylo et les papiers juridiques.

Par immodestie, j'aimerais que le Sauvage ouvre le tiroir. Que les autres me voient. Il n'en fait rien. L'appartement est silencieux, éclairé seulement par les lumières de la rue. Je retrouve des odeurs et des sensations. Le Sauvage se déplace lentement dans des pièces de plus en plus sombres. Il écoute devant chaque porte fermée. Rapidement, le tour est fait.

Il n'y a personne.

L'Homme de goût se méfie peut-être. Cela pimentera la chasse.

Au lieu de prendre possession des lieux, de s'installer, de manger les restes conservés dans le frigo, de dormir dans son lit, même, le Sauvage s'en va.

Je ne m'inquiète pas. Je sais qu'il me ramènera ici.

Mais le lendemain, il n'est pas revenu. Ni le jour suivant. Comme s'il goûtait au plaisir d'avoir l'Homme de goût à sa portée. Comme s'il savourait les derniers moments qui les séparent encore. Banale jouissance du pouvoir.

Cette situation alourdit ma dépendance. Je préfère les situations claires. Le coffret de bois précieux ou l'oubli. Tout plutôt que ces moments de fausses hésitations dont l'issue est parfois l'inaction et la poussière. Ennemis mortels.

L'être humain est compliqué. Ça le rend imprévisible. Ça m'énerve.

LE DUEL

Plusieurs fois, j'ai cru voir arriver l'heure du départ. Et je me suis trompé.

À l'instant encore, le Sauvage est sorti, a semblé hésiter quelque temps devant la voiture de location qu'il garde dans un parking proche de l'hôtel. Au volant, ses gestes étaient précis, mais il n'a roulé qu'une vingtaine de minutes avant de s'arrêter dans un bar.

Il y est entré sans sa veste, et sans moi qu'il a glissé sous le siège.

Je ne lui en veux pas.

Il doute, je le sais. Pas de sa volonté d'affronter l'Homme de goût, mais de sa sauvagerie et de ses propres motivations. Il aimerait pouvoir se passer de moi.

Son corps nourrit des ambitions semblables aux miennes.

Il peine à reconnaître ce qu'il m'a fallu des années pour accepter : nous dépendons l'un de l'autre. Seuls, nous ne pouvons rien, mais, si chacun garde sa place, notre alliance détruira tout sur son passage. S'il m'offre sa vigueur, je pourrai lui donner la violence dont il a besoin. Comme j'ai besoin de sa main.

Ainsi réunis, nous serons invincibles.

J'ai hâte de cela.

Quand le Sauvage revient s'asseoir dans la voiture, il tient une fille par les épaules. Leur allure ne m'inspire rien, je n'attends rien de cela. Lui non plus ne devrait rien en attendre. Il se perd. Dans le parking, le corps du Sauvage se serre contre celui de la fille. Quand il me roule dans sa veste, il le fait presque avec distraction.

Un calvaire.

L'épreuve s'éternise dans l'ascenseur, puis dans la chambre.

Piètre exutoire.

Ce n'est pas au cœur de ces chairs, indolentes, qu'il trouvera ce qu'il cherche.

C'est vers moi qu'il doit se tourner, ce qu'il fait au petit matin.

Alors que la fille dort à ses côtés, il me cherche et me ramène contre lui.

Tendrement, il me pose contre sa joue, puis contre celle de la fille qui dort à côté de lui. De la joue, il me conduit vers le bras, le plat de son ventre, sa cuisse. Bonnes sensations. L'Homme Sauvage reprend ses esprits.

Bientôt, il se séparera de moi. L'Homme anxieux aussi s'est séparé de moi. Comme l'Homme de goût, même si notre relation était plus superficielle.

Avant cela, l'essentiel doit encore être fait.

La fille est partie, sans s'émouvoir de mes caresses.

À part l'Homme de goût, il n'y a plus rien, ni personne, entre le Sauvage et moi. Nous attendons la nuit. Grand classique.

Arrivés sur place, nous retrouvons la porte du sous-sol sommairement réparée. Pareil pour celle de service. L'accès au troisième est vite libéré. Seule différence par rapport à notre première visite, quelqu'un respire dans l'appartement.

La main du Sauvage me serre un peu plus fort.

Nous sommes dans la chambre. L'Homme de goût est étendu sur le lit.

Pendant quelques minutes, le Sauvage l'observe et ne dit rien. Il ne bouge plus du tout. Ses yeux sont fixés sur la silhouette paisible de l'Homme qu'il s'est choisi comme ennemi. Il prend son temps pour m'approcher, me poser sur le cou de l'homme endormi. Sans appuyer, une simple empreinte qu'il faudra déchiffrer. Ce que l'Homme de goût fait en ouvrant les yeux. Il n'a pas peur. Courtois, il salue même le Sauvage et le remet à sa place.

— Tu te trompes de cible, on dirait...

— Négatif, je prends des initiatives.

— Ce n'est pas moi qui te le reprocherais.

— J'espère.

— Les autres sont déjà revenus, il ne manquait plus que toi.

Sa remarque m'inquiète.

— Parce que j'étais le seul à pouvoir vous identifier. Et à avoir compris.

— Pas seulement. Tu me manquais, j'ai un faible pour toi. C'est pour cela que tu sais tant de choses. J'ai confiance en toi. Entre nous, il n'a jamais été question d'intermédiaire. Encore aujourd'hui, tu viens seul. Sans cette confiance, rien n'aurait pu marcher entre nous.

La paume du Sauvage est moite. Mauvais signe.

— Marcher. Qu'appellez-vous « marcher » ? Obéir ? Aller à gauche, aller à droite ? Tirer ? Ne pas penser ?

— Si tu veux réfléchir, tu n'as pas besoin de moi. Ce que tu cherches, ce sont des réponses. Je t'en ai donné, autant que tu voulais.

— menteur.

— C'est cela, rassure-toi. Cache-toi. Joue à l'homme fort. Au sauveur.

— Vous avez trompé tout le monde ! Vous, l'homme de loi, qui, de son rang devrait briller par son intégrité. Et ne pas se commettre dans la boue et le sang.

— Tu ne sais rien de mon histoire. Tu ne sais rien de ce que j'ai dû abandonner. Tu ne sais rien des engagements que j'avais pris. Vous avez tout gâché. Le plan que j'avais imaginé aurait dû tous nous combler.

Tiens, voilà l'Homme anxieux et ses ambitions orgueilleuses. C'est lui qui est à l'origine de tout cela. Si le Sauvage prenait la peine d'écouter, il comprendrait qu'il y a eu quelqu'un d'autre. Un autre mandataire. Mais l'Homme sauvage n'est pas là pour écouter ça, il ne s'intéresse qu'à sa propre histoire. L'Homme de goût l'a compris :

— J'ai fouillé dans les dossiers, c'était facile. Là, j'ai trouvé tout ce qu'il me fallait : quelques fous prêts à faire la révolution et, ainsi, assurer un spectacle dont la production aurait beaucoup plu à un ami. À mon ami le plus cher.

— Ordure.

— Tu te trompes. Nous aurions tous pu en tirer une grande satisfaction. D'ailleurs les autres l'ont compris, c'est pour cela qu'ils sont revenus. Grâce à mes appuis, vous avez pu disposer de tout le matériel nécessaire pour mettre en pratique vos idées d'agitateurs. De mon côté, j'ai fait ce à quoi je m'étais engagé. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Qu'est-ce qu'il te faut, encore ? REGARDE-TOI !

Drapé dans tes rêves de pureté, tu passes à côté de l'essentiel ! Ici, personne n'a besoin de toi ! Personne ne t'attend ! Construis ton propre univers, élabore des principes, érige des lois. Discipline-toi ! Sois à la hauteur de tes ambitions, comme j'ai été à la hauteur des miennes ! Si vous ne m'aviez pas raté, l'autre jour, quelque chose se serait enfin produit. Par leurs réactions, les forces de police auraient déclenché le mouvement que l'on guette depuis longtemps. Tout le monde se serait mobilisé. Il y aurait eu des discours, des combats, des gestes héroïques, de la résistance.

— Nous ne sommes pas des marionnettes !

— Si, bien sûr que si. Des marionnettes ! Et marionnettes coupables, parce que ce sont tes mains, ton corps, ton esprit, qui ont trempé dans le sang. Le jour du Jugement, les grandes idées seront balayées, le coupable c'est toi. Personne d'autre.

— Je venais te tuer.

— Formidable, mais un peu tard. Plus qu'une autre, cette action méritera le label P.R. : POUR RIEN.

— Salopard. Dégueulasse.

L'Homme de goût garde son sourire. Détendu. L'antithèse du Sauvage dont la pression de la paume m'étouffe. Affrontement verbal. Le Sauvage aurait dû savoir tout ce que l'Homme de goût vient de lui dire.

Comment l'homme peut-il vivre si loin de sa propre matière ?

Dans le silence de sa propre conscience, de son esprit, de ses pensées ?

Comment peut-il encourager sa matière et son âme à se battre ?

Combat dont aucune composante ne peut se rendre maître de l'autre.

Il n'y aura pas d'élu.

LA MORT

L'Homme sauvage a quitté l'hôtel en emportant tout l'argent disponible.

Je suis avec lui. On ne reviendra plus ici.

Au volant de la voiture de location, il fait une dernière fois le trajet vers l'immeuble de l'Homme de goût. Choisir le moment aura été la seule liberté que ce dernier aura laissée au Sauvage. Il dirige tout le reste.

Le combat d'hier soir m'a déçu parce qu'il ne me concernait pas.

Les mots m'ennuient, ils sèment le doute. Je leur préfère le bruit des corps qui s'affrontent. L'action me manque. Le Sauvage m'inquiète. Je le sens hésitant. Il pense trop et devrait juste faire ce qu'il a à faire. Éliminer l'Homme de goût, sans plus.

C'est simple, mais l'homme n'aime pas les choses simples. Il voit dans les complications, une preuve de son intelligence. Un tel cafouillage dans nos rangs aurait fait perdre bien des batailles.

À la place, nous avons des règles simples et nous les respectons. Le code est précis et remonte à une époque où l'homme nous faisait confiance.

Un temps que j'aimerais retrouver. Au moins m'en délecter dans cette fameuse boîte de bois que l'hésitation du Sauvage éloigne encore.

Le Sauvage s'est arrêté.

Il réfléchit. Il mange. Il boit. Il pense.

Il ne fait rien.

Je m'ennuie.

La nuit va bientôt tomber. On sent déjà sa fraîcheur.

Contre la poitrine du Sauvage, j'en suis protégé, mais je regrette l'élégance de l'hôtel. Son luxe, surtout.

Il est reparti. Ses pas sont décidés, c'est le rythme de la chasse.

L'immeuble de l'Homme de goût est plongé dans l'obscurité.

Le Sauvage me caresse. Je l'aime.

Sous-sols. Escalier. Appartement. Aucune surprise.

Le Sauvage, s'installe dans un fauteuil.

Ses yeux ne quittent pas la porte de son ennemi.

Il attend.

Mentalement, il assemble les pièces. Celles qui vont de ce fauteuil à l'Homme anxieux dont il ne connaît pas le visage. Il se raconte une histoire dans laquelle la mort de l'Homme de goût est une nécessité. Pas à pas, le Sauvage s'offre l'impunité.

J'attends.

Ma lame repose sur sa cuisse. Sa main réchauffe mon bois.

Aux premiers bruits qui nous arrivent de la chambre, le Sauvage replie ses doigts sur moi. Encore plus fermement. Ses yeux ne quittent pas la poignée de la porte. Debout, sa large silhouette est maintenant juste derrière la porte. En la franchissant, l'Homme de goût n'a pas le temps de retenir son élan.

Son corps couvre celui du Sauvage, qui le garde prisonnier de ses bras.

Le mouvement est rapide. Toute l'énergie que ses muscles ont pu libérer se concentre dans son épaule droite. Celle qui vient de donner l'impulsion.

De son esprit à son bras, à son poignet, à sa paume, à ses doigts, à l'extrême pointe de ma lame, je sens une force insensée prête à déferler.

L'Homme de goût n'a pas le temps de parler.

Le bras se lève, loin sur le côté. La paume m'enserme sans excès, le pouce assure la prise. La poussée n'est pas exagérée. Mais suffisante pour permettre à l'acier de vaincre la résistance des chairs de l'Homme de goût. Le geste précis permet d'éviter les obstacles et me plonge, inondé de sang, jusqu'au centre brûlant, balbutiant. Le bras du Sauvage n'a pas eu à souffrir des réflexes de celui qui fuyait l'intrus. De son autre bras, le Sauvage retient le corps de l'Homme

de goût effondré.

Le contact des muscles déchirés me répugne. L'impression était la même à la mort de l'Homme anxieux. Le plaisir frustré de pénétrer ces endroits secrets avec le consentement de leur propriétaire. Leurs encouragements, même.

La frustration ne s'est pas arrêtée là.

Très vite, la main du Sauvage n'a plus été autour de moi.

Elle revient, furtivement pour d'ultimes caresses, précises. Il m'essuie. Me laisse là. Étouffé par les chairs dans lesquelles je suis enfoncé, j'écoute les pas du Sauvage s'éloigner. La porte de l'appartement se fermer.

C'est fini.

CE QU'ON DEVRAIT SAVOIR

Il m'a fallu des heures, des jours, pour renoncer à attendre le retour du Sauvage. D'autres pas sont venus, plus tard. Accompagnés d'exclamations affolées.

Autour de moi, tout est froid.

Les muscles de l'Homme de goût s'étaient d'abord raidis comme du bois.

Hier, tout s'est relâché. Je trempe désormais dans une flaque poisseuse d'où une main gantée, dégoûtée, vient de me tirer. Il ne reste rien de celui qui fut un allié, si ce n'est un ami. Premier contact, aseptisé, qui en annonçait d'autres.

Depuis, on s'est beaucoup occupé de moi.

On m'a gratté, radioscopé, photographié, mesuré, pesé. Une attention dénuée de sentiments. On ne m'a pas admiré. À peine remarqué. J'ai vécu dans une boîte en plastique transparent d'où j'observais un monde clos et blanc.

De cet endroit, calme, dans lequel un homme de couleur écoutait de la musique et marquait le rythme avec sa hanche, on m'a déplacé, sans ménagement, sur une étagère. Enveloppé dans un sac en plastique et remisé entre un fusil à pompe et une masse au manche brisé. Dans ces conditions, il me fut plus difficile, impossible certains jours, de me souvenir du visage de l'Homme de goût. La Rouquine. Le coffret. Le Sauvage. Je dois lui manquer. Quand il pose sa main le long de sa jambe, mon absence ne peut pas le laisser indifférent.

Il pense alors à moi. Comme je pense à lui.

Les années se sont alignées. Les unes derrière les autres.

Un matin, nouveau transfert, effectué sur un chariot, cette fois.

Revêtu d'une blouse grise l'homme qui me manipule rappelle à son collègue les circonstances de mon arrivée. L'ampleur des enquêtes. Des soupçons. Des arrestations. Un suicide. Peu de preuves. Jamais de procès.

L'Homme en blouse grise s'en désole.

Je me désole avec lui, conscient d'avoir raté là une occasion facile d'être vu, comme j'aime être vu. Ce dernier acte m'aurait aidé à oublier le Sauvage et la soie dont je n'arrive pas encore à faire le deuil. L'Homme gris m'a déposé dans un carton sur lequel est collée une étiquette. On peut y lire : « Pièce AR 654 Affaire P.R. »

Au moins, ils ont fait le lien avec les autres actions.

Je tiens à mon statut. Je ne voudrais pas être l'arme d'un cambrioleur amateur.

Je m'ennuie beaucoup.

L'année dernière, trois rats ont grignoté un coin de la boîte.

Grâce à eux, je distingue la lumière froide de la pièce. J'arrive même à entrevoir la silhouette des hommes en tablier gris. Leur uniforme a changé. Celui que j'avais vu pousser mon chariot est mort l'automne dernier. Ses collègues en ont parlé.

Hier, j'ai entendu que tous les objets de ma section allaient être déménagés. On va nous stocker dans une cave. Ils veulent faire de la place.

Mon seul espoir, c'est le chef de service.

Il paraît qu'il ne s'entend plus avec sa femme.

À chaque fois qu'il passe, j'essaie de capter la lumière pour me mettre en avant. Je peux l'aider.

Le Sauvage me manque.

Que c'est long l'éternité.

À la réflexion, il se pourrait que j'aie une âme, moi aussi.

Alors, si nos chemins se croisent un jour, prenez-moi avec

délicatesse avant de me planter dans la chair. Merci.

Table

Ce qu'on devrait savoir	9
La cible	11
Le tiroir	21
L'oubli	27
Ce qu'on devrait savoir	33
Il était une fois	35
Un homme	43
D'action	51
Dans la merde	63
Jusqu'au cou	83
Et un couteau	105
Discipliné	121
Prêt	135
A l'achever	149
Ce qu'on devrait savoir	163
La traque	167
Le duel	173
La mort	181
Ce qu'on devrait savoir	185